

VERS LA VICTOIRE

L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITE

30 millièmes

No. 733 — LE CAIRE (EGYPTE)
26 SEPTEMBRE 1943



Des sapeurs soviétiques minent un pont sur lequel les chars d'assaut ennemis viendront s'écraser.

Dans Rostov libérée, les rues ont repris leur joyeuse atmosphère d'avant-guerre. Des fleurs de saison sont offertes aux passants

DANS LES TERRITOIRES LIBERES DE RUSSIE



Une artiste populaire soviétique, Zoya Fedorova, rend visite aux soldats sur le front. L'accueil que ceux-ci lui ont réservé témoigne d'un bel enthousiasme.

L'ECRAN DE LA SEMAINE

PHASE PRÉPARATOIRE

Le discours prononcé cette semaine par M. Churchill est un des nouveaux bilans bénéficiaires de la guerre auxquels le Premier Ministre, dans sa lucide franchise, nous avait si peu accoutumés. Bien téméraire aurait été celui qui, il y a quatre ans, aurait prédit qu'en l'année 1943 les Alliés se trouveraient dans une situation si avantageuse que la victoire totale paraîtrait imminente. C'est pourtant le cas. Jamais les perspectives n'ont été aussi favorables. Sur tous les fronts, l'ennemi doit renoncer à s'accrocher, renoncer même à la stratégie défensive pour se confiner dans la défensive tactique. Il semble de plus en plus certain que nous sommes à la veille d'une phase décisive de la guerre.

Comme l'a déclaré M. Churchill, l'objectif allié demeure une attaque directe à travers la Manche, contre l'Allemagne. Le second front est en puissance. Les opérations en Afrique et en Italie méridionale ne furent et ne sont que des préliminaires indispensables, visant à disperser et à affaiblir de plus en plus les forces allemandes. L'effet s'en est déjà fait sentir en Russie où la Wehrmacht ne parvient plus à « raccourcir » ses lignes sans une retraite très coûteuse. Les nouvelles charges de la Reichswehr sur les fronts italien et balkanique l'ont obligée à soustraire une fraction substantielle de ses troupes. La guerre est indivisible.

Mais alors que les années précédentes la solidarité des fronts se manifestait suivant un ordre alternatif, lorsque les choses allaient bien en Russie, la situation était difficile en Afrique et vice versa (c'est une simple constatation de faits), cet été-ci, l'on assiste à une débâcle allemande sur le front de l'Est et à un recul nazi concomitant sur le front méditerranéen. De plus, comme on l'a déjà observé, c'est le premier été que les Russes prennent l'initiative, et la grande offensive ennemie du général von Kluge déclenchée le 5 juillet n'avait même pas nécessité, contrairement aux offensives précédentes, un repli stratégique d'usure, destiné à amortir la force du choc ennemi. Cela est également un indice très clair.

Il faut y ajouter la véritable révolution introduite dans la guerre par l'aviation. Les positions qui, en vertu de la stratégie classique, semblaient les plus précaires, comme ce fut le cas de la 5ème Armée américaine à Salerne, sont aujourd'hui rétablies grâce à l'importance du facteur aérien. Dès le moment où les Alliés réussirent à s'assurer quelques aérodromes pour compenser la supériorité provisoire de l'ennemi dans ce domaine, la bataille changea de cours. S'il en fut ainsi, et s'il en sera toujours ainsi, c'est parce que l'aviation anglo-américaine jouit d'une maîtrise incontestée.

Le jour où, ainsi que l'a fait entendre M. Churchill, une action décisive sera entreprise outre-Manche, l'aviation jouera également un rôle capital. C'est grâce à elle que les têtes de pont alliées seront élargies et consolidées et que pourront être livrées ces grandes batailles dans la plaine qui, comme dans la dernière guerre, amèneront l'effondrement de l'armée allemande.



L'AVANCE IRRÉSISTIBLE DE L'ARMÉE ROUGE

L'avance des Russes sur tous les fronts est irrésistible. Au rythme de leur marche, il se pourrait fort bien que les troupes soviétiques atteignent le Dnieper ces jours-ci. A ce moment, le haut commandement allemand se trouvera placé devant un problème ardu : tenir ou ne pas tenir le fleuve. Mis devant l'alternative d'allonger leur front ou de reculer, les Allemands choisiront sans doute la solution qui leur coûtera le moins cher, c'est-à-dire la retraite. Les troupes russes sont déjà en vue de Kiev et Smolensk est débordée par le nord. Les porte-parole allemands parlent déjà de l'évacuation possible de la Crimée.

L'Italie

INDUSTRIELLE

L'occupation de l'Italie septentrionale par les Allemands soulève un grave problème : celui de l'avenir industriel de ces régions.

Mussolini était tellement convaincu au début de la guerre que la péninsule se trouverait à l'abri des raids aériens, qu'il laissa les industries italiennes concentrées dans les régions du Nord au lieu de les disperser à travers le pays, méthode qu'ont appliquée l'Angleterre et l'Allemagne.

Les milieux italiens craignent aujourd'hui que les troupes nazies ne se livrent à des travaux de destruction au moment où elles seront obligées d'évacuer les régions du Nord, où se trouvent *toutes* les industries italiennes.

L'Italie comprend 8 zones industrielles importantes :

1° *La zone de Milan*, avec les villes de Gallarate, Sarrono et Sesto San Giovanni. Production : tanks, locomotives électriques, pneus, acier, produits chimiques.

2° *La zone de Turin*, comprenant le sud du Piémont et la région de Villafranca. Production : canons, avions (usines Fiat), locomotives et textiles, maritimes, machinerie lourde, explosifs.

3° *La zone de Gênes* : Constructions maritimes, machinerie lourde, explosifs.

4° *La zone de Spezia* : Chantiers navals, explosifs, produits chimiques (groupe des usines Montecatini) et industrie lourde.

5° *La zone de Bologne* : Explosifs, textiles, machines.

6° *La zone de Reggio* : Appareils aéronautiques (usines Caproni), moteurs, machines-outils.

7° *La zone de Venise* : Chantiers navals, tanks, produits chimiques ainsi qu'un grand établissement industriel produisant le « zama », sorte de zinc employé dans tout matériel terrestre, aérien ou naval italien.

8° *La zone de Trieste* : Chantiers navals, arsenaux maritimes, avions (usines Cant) et produits chimiques.

UN MOT DE COOLIDGE

Un reporter interviewait le président Calvin Coolidge.

— Voulez-vous déclarer quelque chose au sujet de la prohibition ? demanda-t-il pour commencer.

— Non.

— Au sujet de la grève ?

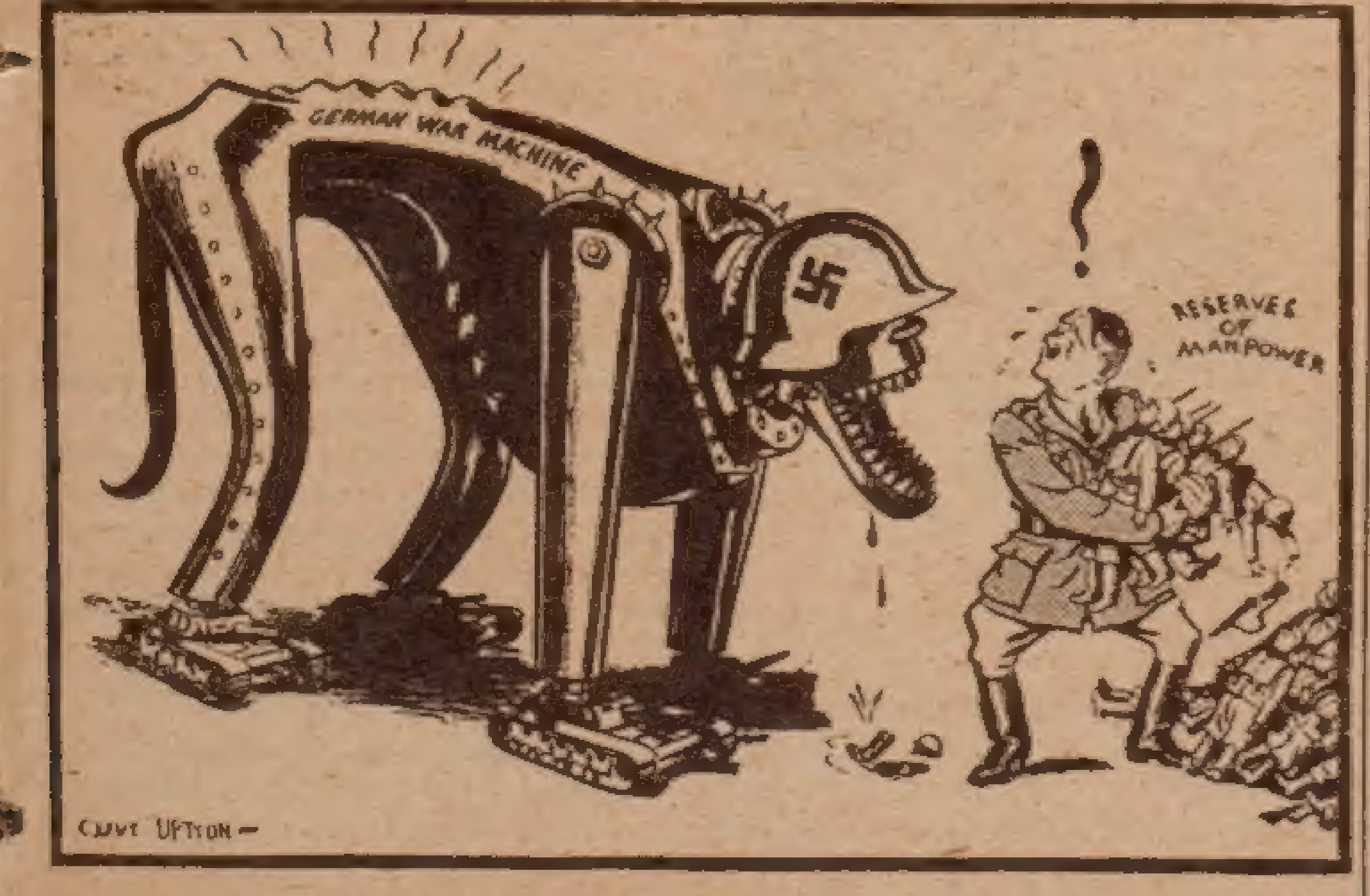
— Non.

— Au sujet de la politique étrangère ?

— Non.

Le reporter décida de se retirer.

— Ne divulguez surtout pas ce que je vous ai confié, lui recommanda Coolidge en lui serrant la main.



LE MONSTRE A DE PLUS EN PLUS FAIM

Alexandra Kolontaï

SOCIALISTE EN DENTELLE



Peu de femmes ont eu une existence aussi extraordinaire qu'Alexandra Tomantovitch Kolontaï, ministre d'U.R.S.S. à Stockholm, que le maréchal Staline vient d'élever cette semaine au rang d'« Ambassadrice ». Fille d'un général tsariste, elle s'éprit des sa jeunesse des idées révolutionnaires et fut une habituée des réunions clandestines qui se tenaient à Moscou, distribuant des tracts et donnant son argent de poche aux agitateurs qui étaient ses amis. La police du tsar l'arrêta un jour — elle était âgée de 18 ans — dans un des quartiers les plus louches de la capitale russe. Son père hocha tristement la tête devant cette nouvelle extravagance de son enfant et décida de la marier. Elle épousa donc le colonel Kolontaï, un aristocrate dont elle devait garder le nom toute sa vie. Elle continua néanmoins de surgir à l'improviste dans les réunions secrètes où sa parole passionnée, sa voix vibrante enflammaient les ouvriers.

Cette socialiste en dentelle parvint à mener durant plusieurs années une existence double. Mais elle dut prendre un jour le chemin de l'exil. Elle habita successivement Genève, Lausanne, Paris où elle se lia d'amitié et joua aux échecs avec Lénine. Celui-ci fut attiré par l'esprit d'entreprise de la jeune femme. Elle devint une de ses disciples favorites.

En 1917, elle reçut la mission de provoquer de l'agitation dans la flotte de la Baltique. Inconsciente du péril, elle monta à bord d'un cuirassé et harangua les matelots. Ceux-ci, convaincus mais intimidés par l'apparence mondaine de l'agitatrice, crièrent « Vive Madame » au lieu de dire « Bravo camarade ».

1922. Le communisme a triomphé. Alexandra Kolontaï devient commissaire du peuple à la direction des cultes. Elle consacre toute son activité à la libération de la femme.

Quand les relations diplomatiques entre la Norvège et l'U.R.S.S. sont renouées, elle est désignée comme ministre plénipotentiaire à Oslo. C'est la première fois qu'une femme remplit une telle charge. Dans la capitale norvégienne, les rumeurs vont leur train ; les bruits les plus fabuleux courent sur le compte du nouveau ministre : « Elle doit venir aux réceptions en veste de cuir, avoir les cheveux coupés ras et les mains sales, porter peut-être un revolver à la ceinture », se dirent les femmes apeurées.

Mais quand le jour de la présentation des lettres de créance vint, le plus traditionnel des carrosses s'arrêta devant le château royal. La « ministresse » en descendit en souriant comme seules savent sourire les grandes dames. Elle portait une splendide cape de fourrure et son chapeau ainsi que sa robe ne pouvaient venir que de la rue de la Paix.

Après une brève mission au Mexique, Mme Kolontaï fut nommée ministre à Stockholm, fonctions dont elle s'acquitta très brillamment jusqu'aujourd'hui.

La fin

DES PANZERS

Pour la première fois depuis Dunkerque, des troupes d'infanterie alliées, acculées à la mer et presque dépourvues d'éléments blindés, eurent à subir durant plusieurs jours l'assaut féroce de plusieurs divisions de Panzers sans être écrasées. Au contraire, elles résistèrent et purent prendre l'offensive quand les renforts leur parvinrent.

La bataille de Salerne a confirmé l'opinion émise déjà par plusieurs experts militaires et selon laquelle les éléments blindés ne peuvent plus jouer un rôle décisif dans une bataille moderne.

Toutes les offensives menées par les nazis contre l'Europe — de 1939 à 1941 — ont été couronnées de succès grâce aux Panzers. Cinq divisions de Panzers suffirent, durant la campagne de Pologne, pour vaincre en quelques jours une armée composée de 45 divisions d'infanterie, de 10 divisions de cavalerie et d'une division motorisée !

La trouée de Sedan, en 1940, qui devait décider du sort de la France, fut opérée par cinq divisions de Panzers, celles du général Reichenau (15 divisions de Panzers assaillirent l'armée française, mais seules les divisions de Reichenau firent le gros du travail).

Ajoutons que deux ou trois divisions blindées eurent raison, en l'espace de quelques jours, de la résistance grecque et yougoslave.

Contre ces éléments blindés, les pays envahis ne possédaient pas — en premier lieu — des armes antichars. Les quelques canons anti-tanks de provenance britannique se révélèrent inefficaces. Grâce aux Soviets qui leur ouvrirent la voie, les Alliés possèdent aujourd'hui des canons antitanks capables de détruire les « Mark VI » aussi bien que les « Tigres ».

En outre, ce qui fait la force des divisions de Panzers, c'est l'homogénéité de leur constitution. Chacune comprend en effet : 1° une brigade d'infanterie motorisée ; 2° une unité de reconnaissance sur motocyclettes ; 3° un régiment d'artillerie lourde ; 4° des bataillons anti-tanks ; 5° des bataillons de mitrailleurs ; 6° un bataillon du génie ; 7° des ateliers de réparation ; 8° des véhicules de toute sorte pour le ravitaillement, les signaux, etc. ; 9° une unité dont la tâche consiste à renforcer les opérations aériennes.

Par conséquent, chaque dommage infligé à l'une quelconque des parties qui forment une division de Panzers a pour effet d'immobiliser temporairement la division tout entière. Or seul un bombardement aérien, continu, peut désorganiser d'une façon plus ou moins systématique la constitution des Panzers. C'est ce qui a eu lieu durant la première bataille d'El Alamein (juillet 1942).

La supériorité aérienne dont jouissent les Alliés, ajoutée au perfectionnement des armes anti-chars, ont condamné les Panzers à jouer dorénavant un rôle de second plan.

GUERRE ETERNELLE

Depuis 1548 av. J.-C. jusqu'à nos jours, il y eut seulement 290 années de paix, contre 3.201 années de guerre. Un professeur roumain d'Histoire a calculé qu'entre la période qui se place entre 1500 av. J.-C. et 1860 ap. J.-C. plus de 8.000 « traités de paix et d'amitié éternelle » ont été signés entre les différentes nations. La plupart de ces traités sacrés et éternels ne duraient généralement pas plus de 2 à 3 ans.

(Die Weltwoche, Zurich)

NOTRE COUVERTURE

VERS LA VICTOIRE

Sur tous les fronts, les Nations Unies marquent jour après jour des victoires retentissantes sur l'ennemi nazi. Une levée en masse se prépare à terrasser à tout jamais l'adversaire qui se replie comme une pieuvre qui ramène vers elle ses tentacules. Cette photo d'un soldat américain se lançant à l'attaque illustre la bravoure avec laquelle se battent plus que jamais les troupes alliées.

L'AMERIQUE

et le monde de demain

par WALTER LIPPMANN

Ceux qui pensent que le problème de l'organisation du monde de l'après-guerre est un sujet d'une complexité inabordable seront frappés par la clarté et la logique irrésistible avec laquelle M. Lippmann expose un plan qui doit assurer à la fois la sauvegarde des intérêts américains et la sécurité future.

Ce plan est un programme sur lequel les Américains, écrit le « Reader's Digest », d'où nous le condensons pour nos lecteurs, doivent s'unir de tout cœur pour rendre leur pays indestructible pendant toute la vie de leurs enfants.

Walter Lippmann est un des commentateurs politiques les plus éminents des Etats-Unis. Le livre « Politique extérieure américaine » où sont développées ses vues a eu, outre-Atlantique, un très grand retentissement.

Nous devons reconnaître que pendant près d'une cinquantaine d'années, la nation américaine n'a pas eu une politique extérieure clairement définie. Cela est un danger, car lorsqu'un peuple est divisé sur les questions de politique étrangère, il est incapable de se préparer de façon adéquate à la guerre ou de sauvegarder avec succès ses intérêts réels dans la paix. Une ligne de conduite en cette matière ne peut être efficace que lorsque la puissance qui assume des engagements a les moyens de les exécuter. Pour nous, Américains, j'entends par engagement « une obligation extérieure aux limites continentales des Etats-Unis, dont l'exécution est susceptible, en dernière analyse, d'être assurée par une guerre ». Par moyens, je veux dire « la force qui est nécessaire à prévenir une telle guerre ou à la gagner si elle ne peut pas être empêchée ». La puissance requise dans ce cas comporte aussi bien la force militaire des Etats-Unis que celle qui peut être obtenue d'alliés dignes de confiance. Ma thèse est que le problème de la politique extérieure américaine consiste à accorder, avec une large marge de puissance supplémentaire, les engagements de la nation avec sa puissance militaire.

Une des principales préoccupations de l'homme d'Etat est d'établir avec les autres grandes puissances des liens tels que la combinaison dirigée contre son pays soit moins forte que celle à laquelle il appartient. S'il ne satisfait pas à cette condition, ses engagements dépasseront ses moyens et il conduira la nation à de graves ennuis.

En conséquence, aucune grande puissance ne peut être indifférente aux autres grandes puissances. Si son objectif est de gagner une guerre qu'elle a accepté de livrer, ou de ne pas perdre une guerre qui lui a été imposée, une grande puissance doit avoir des alliés parmi les autres grandes puissances. Et si son but est, comme le nôtre doit l'être, de préserver la paix, alors elle doit former une combinaison d'une supériorité indiscutable avec les grands pays qui désirent également la paix.

LA COMMUNAUTÉ DE L'ATLANTIQUE

Quelles alliances doivent donc rechercher les Etats-Unis ? Si nous pouvons répondre à cette question correctement, nous serons alors en mesure de déterminer le degré de notre préparation militaire et le choix de nos avant-postes stratégiques. Car, de toute évidence, la nation américaine ne peut pas maintenir indéfiniment le niveau militaire qu'elle a atteint cette année-ci. Il est non moins manifeste que la nation, dans un avenir proche ou lointain, ne désarmera pas.

A la fin de cette guerre, si nous réussissons à détruire la force militaire de l'Allemagne et du Japon, il n'y aura dans le monde que trois grandes puissances : la Grande-Bretagne, la Russie et les Etats-Unis.

L'Allemagne et le Japon ne jouiront pas du statut de grande puissance pendant un temps assez long, et si cette décision est mise en vigueur, les trois grandes nations victorieuses précitées garantiront la paix et l'ordre de demain. **Elles ne pourront cependant le faire que si elles sont unies.** Si elles échouent à former une solide alliance, ce sera parce qu'elles seront en fait antagonistes. Une fois que cet antagonisme en puissance se sera traduit par leur désunion et la dissolution de l'alliance qui existe aujourd'hui dans la poursuite de cette guerre, l'une d'entre elles ou toutes les trois chercheront inévitablement à se rapprocher des pays vaincus. Il y a le précédent de Versailles.

UNE LIAISON ANGLO-AMÉRICAINE

La question qui se pose dès lors est celle de la constitution d'une alliance américaine avec la Grande-Bretagne et avec l'Union Soviétique.

Quand nous considérons la région que les Etats-Unis doivent défendre, nous constatons que l'Angleterre est établie dans cette région aussi bien qu'en dehors d'elle. Le Canada en forme le centre géographique. La seule route terrestre qui va à l'Alaska passe à travers le Canada. Toutes les voies aériennes pratiques à destination de l'Europe et de l'Asie passent également par le Canada. Ainsi, le principal Dominion du Commonwealth britannique est inséparable de la sécurité américaine.

De même, la défense stratégique de tout le continent sud-américain faisant face à l'Atlantique dépend des communications maritimes et aériennes, commandées par les avant-postes de la Grande-Bretagne. Gibraltar commande l'entrée de la Méditerranée. Le Cap commande l'entrée méridionale de l'océan Indien. Les îles de Falkland l'entrée méridionale du Pacifique autour du Cap Horn. Ainsi la région que nous devons défendre ne peut être attaquée que des zones dont la Grande-Bretagne commande les approches maritimes. **On juge donc de l'étroite liaison des sécurités angaise et américaine.** Une fois que l'alliance dans l'Atlantique sera apparue absolument indispensable, il faudra aussi réaliser l'alliance nécessaire à la défense du Pacifique. Notre chaîne de bases vers les Philippines ne peut pas être protégée efficacement sans un point d'appui à son autre extrémité. Ce point d'appui ne peut être fourni que par la Chine.

Il est donc manifeste que les positions américaines dans l'Atlantique et le Pacifique entraînent la nécessité d'une alliance avec la Grande-Bretagne et les Dominions.

LA RUSSIE ET LES ÉTATS-UNIS

L'histoire des relations russo-américaines est une démonstration probante du peu d'importance de l'idéologie dans la détermination de la politique. Aujourd'hui les Etats-Unis passent aux yeux des dirigeants soviétiques pour un Etat conservateur. Les Soviets regardent l'Amérique comme une puissance capitaliste, impérialiste, donc contraire à leur ordre social.

Néanmoins, la Russie et les Etats-Unis se sont toujours aidé l'une l'autre dans les moments critiques de leur histoire. Ils n'ont jamais eu une dissidence qui en ait fait des ennemis. Est-ce que, dans les conditions présentes, leur entente peut-elle durer ? La réponse est, quelles que soient les surprises de l'avenir, que nous sommes à un tournant décisif de nos relations avec l'U.R.S.S.

Il est communément admis maintenant que, par suite de sa défaite, l'Allemagne ne sera jamais en mesure de menacer l'équilibre européen et la zone transatlantique de sécurité américaine ; et que le Japon ne sera jamais plus capable de reconstituer un empire en direction de la Chine et des Indes.

Si cette façon de voir est correcte, alors les relations russo-américaines ne seront plus dominées par ce fait historique que chacune des deux puissances est pour l'autre un allié en puissance au dos de son ennemi virtuel. La Russie sera, au contraire, la plus grande puissance au dos de nos amis indispensables, les Anglais, les Scandinaves, les Hollandais, les Belges et les membres latins de la Communauté de l'Atlantique. En Asie, la Russie sera notre voisin le plus proche à travers le Pacifique nord et les routes aériennes des régions polaires ; la Russie sera aussi le plus proche voisin de la Chine.

Ainsi la question qui se pose pour l'Europe est de savoir si la Russie cherchera à étendre son pouvoir en Europe vers l'Ouest de telle manière qu'elle menace la sécurité des Etats de l'Atlantique. Pour le Pacifique, c'est de savoir si, en tant que voisins les plus proches par la terre, la mer et les airs, les Etats-Unis et la Russie entreront en rivalité ou trouveront un terrain d'entente. Comme ces deux questions sont inséparables, **le problème crucial de notre époque est bien celui des rapports entre la Russie et cette Communauté de l'Atlantique dans laquelle la Grande-Bretagne et les Etats-Unis sont les membres les plus importants.**

Il est évident que notre grand objectif doive être un règlement qui ne nécessite pas une permanente intervention militaire en Europe pour le maintenir. Un règlement qui aboutirait à aligner la puissance militaire américaine et donc britannique contre la Russie en Europe provoquerait inévitablement une troisième guerre mondiale en Europe aussi bien qu'en Asie. La Russie et la Communauté de l'Atlantique ont donc tout intérêt à conclure un accord, à développer des rapports tels, que le maintien de la paix dans les régions dont dépend leur sécurité découle de ce « climat » politique, sans les entraîner à une collision.

Encourager d'autre part les nations de l'Europe centrale et orientale à organiser une barrière contre la Russie serait assumer un engagement que les Etats-Unis ne pourraient pas remplir. Il s'ensuit que l'existence de ces Etats frontaliers dépend de leur volonté de changer les fondements de leur politique, et de chercher un statut plus ou moins neutralisé comme celui de la Scandinavie ou de la Suisse.

Existe-t-il une cause de conflit qui pourrait dresser les Etats-Unis contre la Russie ? Tout ce que l'on peut dire, c'est qu'il n'y a aucun différend de frontière, aucune partie du territoire américain que la Russie convoite, aucune partie du territoire russe sur laquelle les Etats-Unis aient la moindre visée. S'il y a un conflit potentiel d'intérêts, celui-ci ne peut pas naître directement.

Cela nous amène à la Chine. L'avenir de la Chine déterminera en bien ou en mal l'avenir de tout le grand bassin du Pacifique.

LA CHINE DE DEMAIN

En Occident, bien qu'il puisse être difficile d'atteindre un système durable de sécurité collective, l'on entrevoit du moins les moyens capables de le réaliser. Mais dans le Pacifique, il n'y a aucune perspective d'un ordre international stable : c'est le dynamisme absolu et l'on est impuissant à prévoir la limite des changements qui devront survenir. Une des conséquences les plus probables de la guerre du Pacifique sera la venue au monde moderne de la Chine comme grande puissance.

Au cours des événements de notre époque, les Etats-Unis sont arrivés à cette conclusion que la Chine doit cesser d'être une colonie pour devenir la grande puissance que sa population considérable, ses ressources et son ancienne culture lui font mériter d'être. L'on ne peut aller plus loin maintenant.

De plus, l'avènement de la Chine modifiera complètement l'équilibre de la zone qui comprend les Philippines, les Indes, l'Australie, la Malaisie et l'immense continent des Indes. Il ne nous est pas possible de dire ce qu'une grande puissance chinoise, dans cette région du monde, présage. Il sera toutefois permis d'enregistrer que la Chine moderne trouvera un intérêt vital dans le maintien de l'intégrité et de la sécurité américaines.

L'ALLIANCE DE BASE

Notre intérêt primordial en Europe, comme l'ont montré la guerre napoléonienne et les deux guerres allemandes, est qu'aucune puissance européenne n'obtienne une hégémonie telle qu'elle puisse être capable d'une agression hors du continent européen. **En conséquence, nos deux alliés naturels ont été et sont encore la Grande-Bretagne et la Russie.** Et c'est pourquoi ces deux pays, malgré leurs antagonismes dans le Proche-Orient, le Moyen-Orient et l'Asie, ont été constamment alliés contre Napoléon, contre le Kaiser et contre Hitler.

Telle est pour nous l'alliance de base dont dépend le maintien de l'ordre mondial de demain. L'action combinée des Etats-Unis, de la Grande-Bretagne et de la Russie est la garantie minimum de la sécurité de chacune de ces puissances, et la seule condition de créer et de consolider un ordre de sécurité plus large. C'est seulement par la formation de cette alliance que la politique extérieure américaine peut équilibrer ses engagements et ses moyens avec une suffisante marge de réserve.

De plus, nous n'aurions pas appris la leçon de nos échecs dans le passé, spécialement la leçon de la S.D.N., si dans nos projets d'organiser une paix mondiale nous ne fixions pas notre attention avant toute chose sur les puissances capables de l'organiser. Les « covenants », les accords, les chartes, les déclarations ne créent pas des associations vivantes. Ce ne fut pas la Constitution américaine qui réalisa l'union américaine, mais les Etats constituants qui l'adoptèrent en vue de former une union plus parfaite.

La volonté des Etats les plus puissants de demeurer alliés est la seule condition possible d'un ordre international.

Cependant, je pense que la réussite, c'est-à-dire la durabilité de cet ordre, n'est possible que si les Alliés en question respectent les libertés des autres membres et usent de leur pouvoir, séparément et en commun, de manière à maintenir la liberté au moyen de la loi.

LA CONDITION

Il est évident qu'une alliance de base entre la Grande-Bretagne, la Russie, les Etats-Unis et, si possible, la Chine, ne peut pas les unir si elle n'opère pas dans les

(*La suite en page 12*)



D'après Walter Lippmann, il n'y aura à la fin de cette guerre que trois grandes puissances : la Grande-Bretagne, la Russie et les Etats-Unis. Il est probable, en outre, que la Chine deviendra la quatrième des grandes puissances.

Et moi aussi J'AI FAIT MA GUERRE

par JOSEPHINE BAKER

Au moment de prendre la plume pour écrire cet article, que je suis heureuse de donner à « Images », je ne peux m'empêcher de penser au court séjour que je fis en Egypte en 1934. Nous vivions alors en temps de paix, une paix que ne troublait aucune image d'appréhension ou d'angoisse.

J'étais venue chanter pour les civils... car il n'y avait pas encore de militaires. A peine quelques jours, juste quelques soirées. Je n'avais pas eu le temps de bien connaître ce beau pays au ciel d'azur et au soleil de lumière !

Et toute cette paix, et toute cette sérénité et tous ses vastes champs verts, aussi beaux que vos déserts, et tous vos blancs minarets et toutes les richesses de vos musées... et ces vieilles rues étroites et fraîches qui sentent bon le melon et les épices, et les boutiques de bijouterie du Khan-Khalil et l'orfèvrerie des brocarts qu'on vend au Hamzaoui et jusqu'au marchand de « erkessous » qui étanche votre soif rien qu'en faisant tinter ses soucoupes de cuivre, tout cela aurait dû m'inspirer. Mais je n'avais pas eu le temps de le bien voir. Je suis donc revenue pour m'en pénétrer... et aussi pour « distraire » les soldats et leur rendre la vie moins pénible et moins grise...

Quelques semaines après, j'étais déjà en route pour la ligne Maginot ! « J'ai deux amours », « J'attendrai », « La petite Tonkinoise » chantées à 6 kilomètres de l'ennemi se sont révélées aussi émouvantes, je vous assure, que la « Marseillaise » et la « Madelon ».

C'est que les soldats, au bout de quelques jours de danger et de feu, ne sont plus que des enfants... et alors ils adorent qu'on leur rappelle la maison, la ville, les soirées au spectacle. Ils ont besoin d'avoir le cœur réchauffé, de revoir tout ça, ne fut-ce qu'en imagination... Ça les rassure un peu.

Quelqu'un me demandait l'autre jour si j'avais des enfants ! Je lui ai répondu que non seulement j'en avais, mais qu'ils étaient 4.000 ! Vous, vous les appelez des « filleuls » ; moi, je les appelle tout simplement des « enfants »... mes enfants. Oh ! ils n'étaient pas toujours sages. Il n'y a pas plus remuants que les Français, surtout lorsqu'ils font la guerre, et leurs réclamations étaient incessantes : « Tu m'enverras des tasses, marraine, m'écrivait l'un d'eux, et des soucoupes, pas en porcelaine pour pas qu'elles se cassent... » Et il fallait faire les magasins pour trouver des tasses et des soucoupes « pas en porcelaine ». Ils m'écrivaient trop souvent, mes petits gars, je ne pouvais leur répondre personnellement à tous. A la fin, j'ai dû prendre deux secrétaires. Où êtes-vous maintenant, mes petits soldats de France ?

J'ai déclaré la guerre à l'Allemagne...

C'est ainsi que je fais ma guerre, moi... je l'ai déclarée à l'Allemagne le jour même où mon pays la France a jeté son défi à la tête de M. Hitler.

Ce jour de septembre 1939, je me le rappelle bien... Il est inscrit en moi, dans ma mémoire. Mon émotion était grande... « Allons, tu vas partir en guerre toi aussi... tu chanteras pour les soldats partout où ils se trouveront... ces bons petits gars de France... et les gentils garçons que l'Angleterre va nous envoyer ! »

En première ligne jusqu'à l'armistice

Je me souviens des soirées que j'ai passées avec eux, à quelques mètres de la première ligne... C'était dans les dug-out, d'authentiques dug-out et non pas des boîtes de nuit. Un dug-out, c'est un vaste trou où les soldats se glissent lorsqu'ils n'ont rien à faire. On accroche aux parois toutes sortes d'objets : casques, fusils, batterie de cuisine, etc... Quand tout va bien, on fait tourner le petit phono en fumant une « sèche », ou bien alors on se met en frais pour recevoir Joséphine Baker ou une autre...



Cela a duré jusqu'à l'armistice, que je n'ai pas signé, moi, puisque je me suis échappée en Afrique du Nord... Mon évasion n'a pas été un drame, mais je suis demeurée six mois à l'hôpital de Casablanca pour me guérir de la défaite française...

C'est là que j'ai fait connaissance avec l'Egypte. Ma radio, dont l'aiguille était singulièrement attirée par le poste du Caire, me chantait souvent des mélodies égyptiennes. Elle est douce, la musique arabe, et pleine de ressources. Elle est sereine comme votre climat et nonchalante comme votre ciel. Si elle n'est pas « haute en couleurs », comme on dit, elle est riche, en revanche, de nuances qui chatoient. Peut-être n'a-t-elle besoin que d'être encore modernisée : un rythme plus rapide, quelques nerfs de plus à la lyre...

J'admire aussi les danses arabes. A Marrakech, à Casablanca, à Fez, à Rabbat, à Alger, à Constantine, à Tripoli, où j'ai été chanter pour les troupes, j'ai eu souvent l'occasion de voir danser la danse du ventre. A certains moments j'ai même eu l'idée d'en enrichir mon répertoire et j'ai pris un professeur, mais j'ai dû abandonner à la deuxième leçon : les troupes me réclamaient. Je me suis mise alors en route pour un grand périple méditerranéen qui m'a amenée d'Alger jusqu'à Beyrouth ; j'ai chanté partout pour les soldats britanniques et américains. J'allais tous les jours au désert et je rentrais à 3 h. ou 4 h. du matin.

Sur une scène de fortune, éclairée par deux ou trois lampes falotes, je m'évertuais à distraire ces admirables guerriers qui ont chassé l'ennemi de l'Afrique du Nord et puis ont traversé la mer pour le pourchasser sur son propre territoire. La plupart du temps il y avait avec moi Vivien Leigh et d'autres grands artistes anglais et américains.

J'ai chanté pour les Américains, les Anglais et les Belges...

Un soir, j'ai chanté devant des régiments qui devaient partir pour la Sicile... C'était émouvant.

On me réclamait sans cesse mes chansons favorites : « J'ai deux amours » — encore ! — « La petite Tonkinoise », « Darling, je vous aime beaucoup ». Et ma voix s'engloutissait lorsque, comme c'est l'habitude des militaires, tout le monde reprenait en chœur le refrain.

En général, les Américains préfèrent le swing. Les Anglais, eux, me faisaient bisser mes chansons françaises, peut-être bien parce qu'elles leur rappelaient le Channel...

J'ai chanté aussi pour les Belges, à l'occasion de la fête du Congo. Ils me tutoyaient, les Belges, comme les Français, et m'appelaient « Joséphine » tout court. Ah ! que c'était charmant !

Et j'ai pu trouver quand même du temps pour voir, bien voir Le Caire. La nuit sous l'éclairage bleu des réverbères, le jour en pleine lumière ensoleillée. Je ne me lasse pas de me répéter quand je parle de l'Egypte. J'ai goûté aux plats orientaux savoureux et épicés. J'ai visité, au clair de lune, la citadelle et les couvents des Derviches que cache le Mokattam. Quelle fascination !

Et je me suis dit : toutes ces jolies choses, et le Nil qui va du Caire à Méadi avec ses rives peuplées de mâts qui s'enchevêtrent et tissent comme un filet tendu aux oiseaux du ciel et la sévère beauté du désert et le travail des fellahs dans les champs. Oui, tout cela ne peut-il être mis en musique et chanté ?

Si j'étais compositeur, j'aurais consacré ma vie à écrire des rhapsodies où j'aurais mis toutes mes sensations égyptiennes... Mais pensons plutôt au possible, à l'immédiat. Vous avez ici au Caire et à Alexandrie d'excellents établissements, d'excellentes scènes, d'excellents artistes... Pourquoi ne chercherions-nous pas ensemble, entre artistes français et égyptiens, une inspiration réciproque ?

Et maintenant, pour vous mettre en terminant dans mes petits secrets, je vous annonce que Paul Reboux a écrit pour moi une délicieuse parodie de la « Dame aux camélias »... Elle s'appelle « La Demoiselle aux camélias »... Mais cette pièce, je la créerai à Paris... dans Paris rayonnant et délivré !...

Josephine Baker



Un aspect inattendu de la grande étoile de music-hall, Joséphine Baker. De passage en Egypte, la célèbre fantaisiste a tenu à revêtir yachmak et habara pour se faire photographier, avec quelques fellahines, dans un quartier pittoresque de la capitale. Que diraient ses admirateurs du Casino de Paris s'ils la voyaient ainsi ? La reconnaîtraient-ils ?



Gandhi n'a jamais été pro-axiste. C'est seulement un antimilitariste convaincu. Quand, au lendemain de la déclaration de la guerre, il rencontra le vice-roi, il fondit en larmes à la pensée des ravages qui allaient se produire. Le voici recevant une communication de son secrétaire au cours d'un meeting organisé lors du Congrès National de l'Inde. A gauche, le Pandit Jawaharlal Nehru, un des leaders de l'Inde.

Pour comprendre *Gandhi*

par T.A. RAMAN

Auteur de « Que veut Gandhi ? »

Le jour où fut connue l'attaque contre Pearl Harbour, et le lendemain, je me trouvais chez le Mahatma Gandhi, à son ermitage de Wardha, et j'essayai d'obtenir de lui une condamnation catégorique de cette action infâme. En vain. Quelques jours plus tard, au lieu de stigmatiser le Japon, il déplorait l'entrée en guerre de l'Amérique et, plus tard encore, le 18 mai 1942, il rejetait le blâme sur les Etats-Unis en disant : « Je suis de plus en plus convaincu que l'Amérique aurait pu se tenir à l'écart. Même maintenant, elle pourrait le faire si elle réussissait à sortir de l'ivresse dans laquelle elle est plongée par son immense richesse. »

Au mois de février précédent, il avait donné le même conseil au généralissime Chiang-Kaï-Chek, soit près de cinq ans après l'invasion de la Chine par le Japon. Au cours d'un entretien de quatre heures et demie avec le chef du gouvernement de Tchoung-King, le Mahatma défendit sa théorie de non-violence, prétendant qu'elle pouvait être opposée avec succès à une invasion japonaise. Il déclara au leader chinois qu'il s'opposait à la dévastation dans la retraite devant l'ennemi et qu'il ne trouvait rien d'héroïque dans ce que la Chine et la Russie avaient fait à cet égard.

De telles opinions n'ont pas manqué de causer un certain étonnement à l'étranger. Beaucoup d'anciens admirateurs du Mahatma se sont résignés à considérer son attitude comme incompréhensible. D'aucuns se sont hâtés de conclure qu'il avait de la sympathie pour les totalitaires, ou tout au moins qu'il n'en avait pas pour les peuples qui combattent l'agression axiste. De telles déductions constituent une grave injustice envers l'un des hommes les plus grands de notre époque. Elles ne font qu'ajouter un élément de confusion et de mésentente au problème hindou, déjà si compliqué, et à un moment où le besoin de clarté est plus grand que jamais. Du reste, comprendre Gandhi et sa place dans le pays est la clé de la politique de l'Inde.

UN SAINT

Gandhi n'est pas un irresponsable, et il n'est pas non plus un charlatan. Au contraire, il est l'un des chefs les plus logiques avec soi-même que l'on ait vus dans l'histoire contemporaine. Certaines de ses opinions peuvent être inacceptables, mais sa sincérité est au-dessus de toute discussion. Des attitudes qui paraissent contradictoires, sinon malhonnêtes, à des esprits occidentaux, deviennent souvent claires lorsqu'on les examine sans parti pris dans le cadre de sa philosophie.

Les opinions du Mahatma reflètent-elles l'opinion de la majorité du peuple hindou ? Non. A mon avis, dix pour cent à peine de ses compatriotes pensent comme lui. Ses opinions, alors, reflètent-elles celles de la majorité du Congrès, son propre parti ? Encore une fois, il faut répondre : non. A peine deux des douze membres du Comité d'Action du Congrès sont d'accord avec lui. Son influence aujourd'hui est néanmoins la même sur toutes les classes, et il serait extrêmement dangereux pour les Nations Unies de penser autrement.

Gandhi est la personnification la plus complète du saint homme, tel que le conçoivent les Hindous, et ceux-ci le suivront jusqu'au bout du monde, **qu'ils soient ou non d'accord avec lui.** En dernier ressort, c'est l'influence de Gandhi qui prévaut lorsqu'il y a des différends au sein du parti du Congrès, le plus important du pays, et même lorsque ses opinions sont nettement contraires à celles de la majorité. Les dirigeants qui désapprouvent son idéologie finissent toujours par découvrir des arguments de leur propre cru pour appuyer les conclusions du Mahatma. Ils accepteraient plutôt d'avoir tort avec Gandhi que d'avoir raison contre lui.

CONTRE LA GUERRE

Gandhi n'est pas pro-axiste. Il est seulement contre la guerre, absolument et irrévocablement, et son but principal est d'empêcher que son pays ne participe aux hostilités, aux côtés de l'un ou l'autre des belligérants. Envisagée sous cet angle, son attitude est logique. Au début de 1939, Gandhi conseillait à une délégation de Chinois envoyés en mission de ne pas essayer de juger le conflit entre le Japon et la Chine, mais seulement de prier pour que puisse prévaloir la justice et de déployer des efforts en faveur de leurs amis comme de leurs ennemis. Il n'approuvait même pas un boycottage économique des marchandises japonaises aux Indes. Plus tard, alors que les nuages de la guerre s'amoncelaient rapidement sur l'Europe, il écrivit une lettre à Hitler pour le supplier d'éviter une guerre « qui pouvait réduire l'humanité à un état de sauvagerie ». Il avait auparavant affirmé que « même si le cœur de Hitler est aussi dur qu'une pierre, il fondra à la chaleur de la non-violence ».

Au lendemain de la déclaration de guerre, il rencontra le vice-roi et il fondit en larmes à la pensée des ravages qui allaient se produire. Il souligna cependant à Lord Linlithgow que tout appui qu'il accorderait ne saurait être que purement moral. « Je souhaite beaucoup de bien à l'Angleterre, dit-il, mais je ne voudrais pas bâtir la liberté de mon pays sur les restes d'une Allemagne dépouillée. » Il tenait à ce qu'il fût clairement entendu que sa sympathie « ne devait pas être interprétée comme le signe d'une approbation de la doctrine préconisant l'emploi de l'épée même pour la défense du droit établi ». Il répétait que son parti du Congrès était basé sur la non-violence et ne pourrait jamais accorder son appui actif à la guerre. Le 25 septembre 1939, il déclara : « Mes directives auront pour but délibéré de conduire soit le parti du Congrès, soit le gouvernement, ou tous deux, sur «le chemin de la non-violence, même si nos pas doivent être quasi imperceptibles. »

ENNEMI DE L'AXE

Comme je l'ai dit, Gandhi n'a pas condamné le Japon pour son attaque contre Pearl Harbour. Plus tard, il se déclara opposé à l'admission des troupes américaines aux Indes parce qu'« en définitive, cela équivaut à ajouter à l'influence britannique l'influence, sinon la règle américaine ». Il ne faisait pas d'objections parce qu'il s'agissait d'Américains, mais parce qu'il s'agissait d'étrangers. Il n'était pas moins opposé à l'entrée des troupes britanniques et chinoises, et il adressa un appel au vice-roi pour lui demander « d'éloigner ces légions étrangères et d'arrêter sans tarder leur admission parce qu'il est nuisible pour les intérêts de l'Inde et dangereux pour la cause de la liberté de l'Inde d'y introduire des soldats étrangers ».



Le 1er mai 1942, il fit la déclaration qui intrigua probablement le plus ses admirateurs occidentaux, à savoir que si l'Inde était libérée, il entamerait immédiatement, au nom de son pays, des négociations de paix avec le Japon. Il revint plus tard sur cette déclaration en ajoutant qu'il comptait en même temps négocier avec le Japon la libération de la Chine et qu'il s'offrait à partir lui-même en mission pour tenter le miracle. Vers la même époque, il soutint que si les Britanniques quittaient l'Inde, les Japonais n'envahiraient probablement pas le pays, et que s'ils le faisaient, la résistance passive les arrêterait d'une manière ou de l'autre : « Dieu bénira le général d'une armée de la résistance passive et lui accordera les ressources nécessaires pour faire face aux situations au fur et à mesure qu'elles se présenteront. »

Tout cela n'a pas beaucoup de sens pour des oreilles anglo-saxonnes, mais passer de ces nébulosités à l'opinion que Gandhi est un « fasciste » est encore moins sensé. Il est beaucoup trop simple et beaucoup trop grand pour être soupçonné d'avoir des rapports clandestins avec les puissances de l'Axe. Il a en horreur, autant que Churchill et Roosevelt, tout ce que représentent l'Allemagne et le Japon. Leur vénération de l'Etat, leur exaltation de la force brutale, leurs théories raciales choquent ses convictions les plus profondes. « Je préférerais être fusillé plutôt que de me soumettre aux Japonais s'ils envahissent l'Inde », dit-il à un correspondant britannique.

SON EMPRISE SUR LES HINDOUS

Une partie seulement du million de membres du parti du Congrès partagent la foi de Gandhi dans les vertus de la non-résistance absolue. Parmi les dix membres du Comité d'Action du Congrès qui ne sont pas d'accord avec lui se trouve Jawaharlal Nehru, anti-nazi et anti-japonais ardent. Cela veut-il dire que le pouvoir de Gandhi soit une légende ?

Loin de là. Son emprise sur les quatre cents millions d'Hindous est probablement le fait le plus éclatant dans toute l'histoire de ce pays. Lui, et lui seul, a une influence véritable sur les masses. Les Nehru et les Patel, les Prasad et les Rajagopalachari sont respectés par peut-être un dixième de la population. Les autres neuf dixièmes n'ont probablement jamais entendu parler d'eux ou du parti du Congrès. Mais ils ont tous entendu parler du Mahatma Gandhi et tous le vénèrent. Des paysans attendent de longues heures sur le quai de gares de village simplement pour voir son train passer à toute allure. Dans des millions de cabanes, la seule décoration du lieu est un portrait du Mahatma, autour duquel sont placées des guirlandes aux jours de fête. Lorsque les masses vont aux urnes, elles ne votent pas pour tel ou tel programme ; elles s'efforcent uniquement de réaffirmer leur confiance envers la sainte personne de Gandhi.

Au cours des âges, l'Inde a vénéré les hommes saints, austères, qui renoncent aux biens de ce monde. L'Inde place le prêtre et l'ascète sur un niveau social plus élevé que le roi ou le soldat. C'est ainsi que le vice-roi le plus respecté des temps modernes fut Lord Halifax, surtout parce qu'on le savait profondément sincère et religieux. Et le seul prince hindou honoré dans toute l'Inde fut le défunt maharadjah de Mysore, non pas à cause des grands actes qu'il accomplit pour son peuple, mais à cause de la sainteté de sa vie personnelle. Gandhi, avec son pagne et ses autres traits particuliers, se conforme à la conception du héros national hindou et son influence ne dépend pas de la sagesse de sa politique. Nous avons là l'explication de son emprise étonnante sur les masses.

IL A SERVI L'INDE

Cette vénération envers la sainteté décroît au fur et à mesure que l'on grimpe l'échelle de l'éducation. Mais les classes éduquées ont une autre dette envers Gandhi. Lorsqu'il commença à faire de la politique aux Indes, ces mêmes classes avaient déclenché depuis une vingtaine d'années un mouvement d'agitation en vue d'obtenir des réformes politiques, et elles n'avaient pas réussi à obtenir autre chose que quelques améliorations sans grande importance. Elles votaient des résolutions que le gouvernement britannique écoutait à peine. Une révolte armée était hors de question. Il n'y avait pas d'armes, et même s'il y en avait eu, il eut été risqué de s'en servir dans un pays aussi hétérogène que l'Inde, avec ses nombreuses divisions religieuses et ses couches sociales. Puis arriva Gandhi avec ses méthodes de contrainte morale. Il n'était pas nécessaire d'acheter des marchandises britanniques, souligna-t-il, et puis, étape par étape, il élabora son système de sanctions morales. A la déception succéda la confiance, et ainsi Gandhi donna-t-il au mouvement nationaliste le sentiment de sa fierté et de sa force. Quel don plus grand un homme pouvait-il faire à son peuple ?

Les divers mouvements de désobéissance civile

(*Suite à la page suivante*)

suivirent. Au point de vue des résultats politiques immédiats, ils échouèrent tous. Bientôt, d'ailleurs, ils furent suspendus par Gandhi lui-même. Cependant, le Mahatma n'était pas discrédité parce que chaque campagne avait servi à mettre en relief la lutte pour la liberté nationale, chacune avait étendu l'horizon du sens politique du pays. Dans l'Inde, souffrir pour une bonne cause n'a jamais et ne sera jamais tourné en ridicule pour la seule raison que la cause n'a pas été gagnée. La bonté de l'homme et la pureté de ses intentions sont ce qui compte. L'échec est oublié et même glorifié.

Malgré ses longues oreilles, son pagne et son lait de chèvre, Gandhi rendit populaire, comme jamais personne n'avait pu le faire, la cause de l'Inde à l'étranger. A Marseille, à Paris et à Londres, les foules qui assiégeaient son auto étaient aussi grandes qu'à Bombay ou à Calcutta. Un de mes compatriotes qui s'était engagé volontaire comme docteur dans l'armée républicaine pendant la guerre d'Espagne m'a raconté l'histoire suivante. Ses camarades lui demandèrent de quel pays il venait. « L'Inde », répondit-il. Le nom ne signifiait pas grand'chose pour ces ouvriers. Le docteur dit alors « Hindoustan », et ils comprirent encore moins. Puis un des soldats posa la question : « Gandhi ? » Et comme mon ami répondait par l'affirmative, un cri s'éleva immédiatement : « Viva Gandhi ! »

SON CONTROLE SUR LE CONGRÈS

La sainteté du Mahatma ne l'empêche pas d'exercer un strict contrôle sur le fonctionnement du parti du Congrès. Bien qu'il ne soit même pas inscrit comme membre au parti, sa voix est décisive dans tous les débats capitaux. Le président du Congrès est élu pour un an par les membres des divers comités provinciaux du Congrès, et le président nomme son propre Comité d'Action. En 1937, Subash Chandra Bose (qui est actuellement à Berlin où il joue au Quisling hindou) fut élu président. Il avait eu la majorité des voix contre un autre candidat, moins connu, mais que Gandhi favorisait, bien qu'il n'eût pas exprimé très clairement ses préférences. Bose interpréta son élection comme un vote contre Gandhi et se mit en devoir aussitôt de constituer son propre Comité d'Action. Là-dessus Gandhi, par une série de manœuvres délicates, fit adopter par la session plénière suivante du Congrès une résolution obligeant le nouveau président à choisir son Comité d'après les « conseils » du Mahatma. Bose demanda ces « conseils » et se vit répondre que Gandhi refusait de lui en donner. Sur quoi il ne resta plus à Bose qu'à démissionner. Le Comité du Congrès choisit le président actuel, un musulman respecté, le Mahatma choisit le Comité d'Action pour lui et il n'y a pas eu d'autre élection depuis. C'est ce Comité, nommé par Gandhi avant la guerre, qui a rejeté à la majorité des voix les propositions Cripps et a suivi Gandhi dans sa désobéissance civile.

APRÈS LA MISSION CRIPPS

L'échec de Cripps causa une vive déception aux Indes, mais non pas de l'amertume. Malgré les efforts des chefs du Congrès pour se mettre d'accord entre eux sur les détails, un des principaux leaders, M. Rajagopalachari, démissionna et lança un appel, qui rencontra beaucoup de faveur, pour une nouvelle politique susceptible de permettre un arrangement pratique avec les Musulmans et les Britanniques. Le parti communiste, le Congrès des Syndicats et les Kisan Sabhas de l'Inde adoptèrent des résolutions appuyant la guerre sans réserve. Mais Gandhi avait encore quelques atouts en main.

Il déclencha une violente propagande contre la guerre, induisit le Comité d'Action à demander l'indépendance complète immédiatement, avec le contrôle de la politique étrangère et sans accord préalable avec les autres éléments puissants du pays ; enfin, il plongea le pays dans la désobéissance civile en masse. Inévitablement, des arrestations et des fusillades eurent lieu. La vague d'émotion populaire qui s'ensuivit balaya tous les efforts constructifs.

A tout cela, le Mahatma a ajouté un post-scriptum caractéristique. Le mouvement de désobéissance civile échoua plus rapidement que ses campagnes précédentes. Gandhi, là-dessus, entreprit une grève de la faim de trois semaines dans le but d'obtenir sa libération sans condition. A 73 ans, il surmonta l'épreuve.

●

L'attitude immuable et constante de Gandhi établit l'autorité totale qu'il a sur son parti et donne la preuve de la force inflexible de sa foi pacifiste. Il peut permettre aux autres leaders de négocier un compromis pratique avec la Grande-Bretagne et les laisser participer à un gouvernement qui poursuit la guerre de toutes ses forces. Mais cette permission est nécessaire, car sans l'accord de Gandhi, les autres dirigeants ne peuvent simplement pas se faire suivre par le parti. Son emprise sur la population ne dépend pas de ce qu'il fait, mais de ce qu'il est, à savoir un Mahatma, ce qui veut dire une grande âme.

(D'après « The American Mercury »)

EXILEE D'ALLEMAGNE

Erika Mann, fille de Thomas Mann, nous parle...



Fille d'un célèbre écrivain, Erika Mann suit les traces brillantes de son père.

Hall du Shepheards. Cette grande femme en uniforme porte l'insigne « War Correspondent » sur les épaules. Elle a un long visage à l'expression audacieuse, des cheveux coupés court et droit. C'est la fille du grand écrivain allemand, exilé d'Allemagne depuis l'avènement du nazisme, Thomas Mann. Erika Mann parle l'anglais avec un léger accent étranger, mais avec une correction et une sobriété qui témoignent de sa profonde culture. Correspondant du « Liberty Magazine » et du « Toronto Star », en Amérique, elle a quitté les Etats-Unis en avril sur un cargo portugais. Elle s'est rendue en Angleterre et, après une tournée de quinze jours, est revenue au Maroc. Elle fit un court séjour à Alger, Tunis et Tripoli, puis vint au Caire.

Envoyée en Iran et en Palestine, elle vient de rentrer, et s'apprête à prendre l'avion pour faire des conférences en Amérique. Elle regrette beaucoup de quitter la Méditerranée à un moment où l'expérience européenne devient si palpitante, mais son contrat la lie. Elle est fatiguée, me dit-elle, par cette série de conférences dans les universités et les écoles, qu'elle reprend chaque année. Elle eût bien voulu pouvoir demeurer tout près des champs d'action.

— Est-ce que vous vous intéressez à certains sujets déterminés dans vos conférences ?

— J'essaie de dégager l'essence et le but de l'éducation en Allemagne. Je me suis toujours intéressée à la psychologie, et j'estime que le système d'éducation allemand constitue une expérience psychologique que l'on n'a pas encore analysée à fond.

Tous les crimes, toutes les horreurs du peuple allemand ne sont que le fruit d'une éducation soigneusement préparée. C'est en flattant ses instincts grossiers, ses égoïsmes mesquins, que Hitler a pu s'allier le peuple allemand. L'antisémitisme n'était qu'un prélude, une première cible sur laquelle il a pu concentrer les premiers essais de barbarie et créer cet état de colère mystique qui a affermi son pouvoir.

C'est à l'école, dans chacun de leurs actes quotidiens, que les enfants apprennent à devenir les fidèles serviteurs de la haine. En les éduquant dans cette folie collective, Hitler a brisé les liens de son peuple avec le monde. Il l'a cerné d'une barrière de haine et de colère. Cette cruauté n'est pas dans le cœur du peuple allemand.



THOMAS MANN

Mes tendances politiques sont celles de mon père, qui nous a tous formés. Nous voulons une coopération de tous les éléments de la nation et de toutes les nations ensemble, avec un esprit d'entente progressiste et général.

Mon père est en Californie, où il vient de terminer sa série de romans sur la vie biblique de Joseph, tâche à laquelle il est attelé depuis vingt ans, et qui a été pour lui l'occasion d'un voyage en Egypte, où il a étudié certains faits historiques. Il a écrit entre temps d'autres œuvres, tels un essai sur Gœthe, un conte sur une vieille légende indienne. Il s'intéresse aux faits sociaux, dans une attitude spiritualiste et humaine, qu'il a marquée dans une série d'essais politiques : « Ordre du jour ».

Il a fait des causeries à la radio pour l'Allemagne, où il disait au peuple combien on avait trompé ses ambitions et ses désirs.

C'est un homme rangé, qui sort très peu. Il aime beaucoup sa famille, et nous met au courant de tout ce qu'il écrit. Travailleur discipliné, il écrit régulièrement tous les jours de 9 heures à midi et quart, déjeune, fait la sieste, lit de six heures à huit heures et le soir après dîner, sans jamais changer son programme quotidien. Il écrit toujours à la main et conserve ses manuscrits sans les copier.

Quand Hitler a pris le pouvoir, mon père était en Suisse. Il a tout de suite compris qu'il ne pourrait rentrer en Allemagne. Je lui ai téléphoné de Munich, où nous habitions. Il oublia de me rappeler de ramener avec moi le précieux manuscrit, le troisième de la série des « Joseph ». Arrivée en Suisse, je le vis préoccupé, mais il fallut plusieurs jours pour qu'il se décidât à nous avouer le malheureux oubli. Je décidai de braver la Gestapo et de retourner à la maison le chercher. Je partis en train et arrivai la nuit. Je me dirigeai directement vers la maison, pensant qu'elle était inoccupée. J'ouvris la porte avec les clés que je portais sur moi et pénétrai librement dans le hall. En tournant le commutateur, je vis des vestes d'officiers nazis accrochées aux patères — sensation bien désagréable ! J'entrai dans la chambre de travail de mon père et ouvris le fauteuil pliant dont les officiers n'avaient pas deviné le secret. C'est là que mon père enfermait ses manuscrits. Je pris le livre et partis, un peu émue, je l'avoue.



ALBERT EINSTEIN

Mon père est obligé de voyager quelquefois pour aller à Washington où il est conseiller à la Bibliothèque de Washington, et il y fait quelques conférences.

— Avez-vous fréquenté les cercles d'intellectuels réfugiés aux Etats-Unis ?

— Mon père est de caractère très sociable, et nous recevions chez nous des acteurs, des écrivains, des savants allemands ou réfugiés, que la lutte contre le fascisme avait réunis.

Nous voyions souvent par exemple Einstein, le célèbre mathématicien, dont le masque grave nous impressionnait. Je vous dirai, quant à moi qui ne comprends rien aux mathématiques, qu'il est difficile de reconnaître, à son expression, les traces de son génie. Il est un peu enfant, comme tous les êtres spécialisés, et son parler un peu partial n'est pas marqué par des vues particulièrement surprenantes. Quelquefois, dans un éclair de ses yeux, on peut sentir qu'il est un homme qui a dépassé de loin tous les autres dans la chaîne infinie des idées, mais c'est tout. Il ne s'intéresse naturellement pas à la politique. Sa passion s'est éveillée à l'occasion des souffrances imposées aux Juifs. Il nourrit à l'égard des Allemands un ressentiment très vif, et se prête à toutes les œuvres, à tous les mouvements en faveur des Juifs dans le monde, avec une bienveillance absolue.

L'écrivain Emil Ludwig était des nôtres. Historien de grand talent, il a écrit quelques romans qui ont fait sensation. Il est très brillant, mais ses idées, quelquefois conventionnelles, n'étaient pas tout à fait les miennes.

Nous fréquentions des musiciens, parmi lesquels Bruno Walter, le fougueux chef d'orchestre. Nous le connaissons depuis toujours. Nous habitions au coin de sa rue à Munich et j'ai été à l'école avec ses enfants. Il a un caractère charmant. Très occupé en hiver par ses programmes de la National Broadcasting Corporation et du Metropolitan Opera, il nous rejoint pendant les vacances, où nous passons de longues soirées à l'écouter, tandis qu'il nous parle et se met au piano pour illustrer ses remarques. On peut dire que si Toscanini a une personnalité plus élevée, celle de Bruno Walter est un peu plus douce, et nous nous sentons à l'aise avec lui sans effort. Il écrit des essais, fait des causeries, où il parle avec la même bonhomie que nous lui connaissons chez nous.

Mon père qui n'a abordé les questions sociales que tard dans sa vie, et se distinguait dans sa jeunesse par un tempérament de musicien et d'esthète, est resté un de ses meilleurs amis, et il se confie à lui volontiers.



EMIL LUDWIG

Bruno Franck, un compatriote de la même ville que mon père, est un écrivain allemand qui a « réussi » en Amérique. Un de ses derniers livres a été désigné par cette célèbre société de bibliophiles américains, qui choisit le meilleur livre du mois, le « Book of the month » ; il y traite de la vie de Frédéric le Grand, roi de Prusse. Son titre est « Trenk », d'après le nom du bouffon du roi.

Nous recevons aussi Al. Basserman, le plus grand acteur d'Allemagne, à mon avis. J'ai joué, au temps où je vivais en Allemagne, et où j'étais actrice — car j'étais actrice avant mon exil, et j'ai abandonné la carrière à cause de mon ignorance de l'anglais — de nombreuses pièces avec lui. Il est détenteur de la célèbre bague « Iffland », du nom d'un acteur allemand célèbre du XIXe siècle. C'est une distinction que l'on donne au meilleur acteur de chaque époque, et il choisit lui-même son successeur, avant de s'en dessaisir.

Il est un peu vieux aujourd'hui, mais il continue à jouer quelquefois au théâtre et au cinéma.

Sigrid Undset est une vieille romancière charmante. Elle ne s'exprime pas très bien en anglais, et nous sommes contraints de nous en tenir aux propos courants avec elle.

Nous sommes nombreux, les exilés de l'Allemagne d'antan. Je ranime quelquefois mes vieilles haines, et me fais un plaisir d'envoyer des pointes à mon premier mari, Gustav Gruendgens, qui était aussi acteur. Il occupait une place éminente dans la direction des théâtres de Berlin et, craignant les difficultés de l'exil, il a renoncé à quitter l'Allemagne. Il est aujourd'hui un nazi convaincu. Gœring est, dit-on, son meilleur ami, et il l'a élevé aux plus grands honneurs.



SIGRID UNDSET

— Comptez-vous retourner en Allemagne après la guerre ?

— Je crains que même sous un régime différent, les Allemands soient déchirés par de violentes convulsions nationalistes après la guerre. On en voudra beaucoup aux réfugiés d'Amérique, qui ont abandonné leur pays pour une cause que le peuple allemand ne saura pas apprécier. Certes, j'aime mon pays, et souhaite qu'avec le temps, les haines s'apaisent. Mais j'ai présents à la mémoire les exemples d'exécutions féroces de l'autre guerre, dans lesquelles les moindres paroles considérées néfastes ont compromis des familles entières.

En Allemagne, le nationalisme n'est pas le fruit d'une humiliation, comme on s'est plu à le décrire dans le nazisme. C'est un trait de caractère, un essai de compenser la tendance native au rêve et à la spéculation par un pseudo-réalisme nationaliste.

Le germe de ce nationalisme ne meurt pas aisément. Il faudra de longs efforts pour le réduire et rendre au peuple allemand une véritable jeunesse d'esprit, libre et simple.

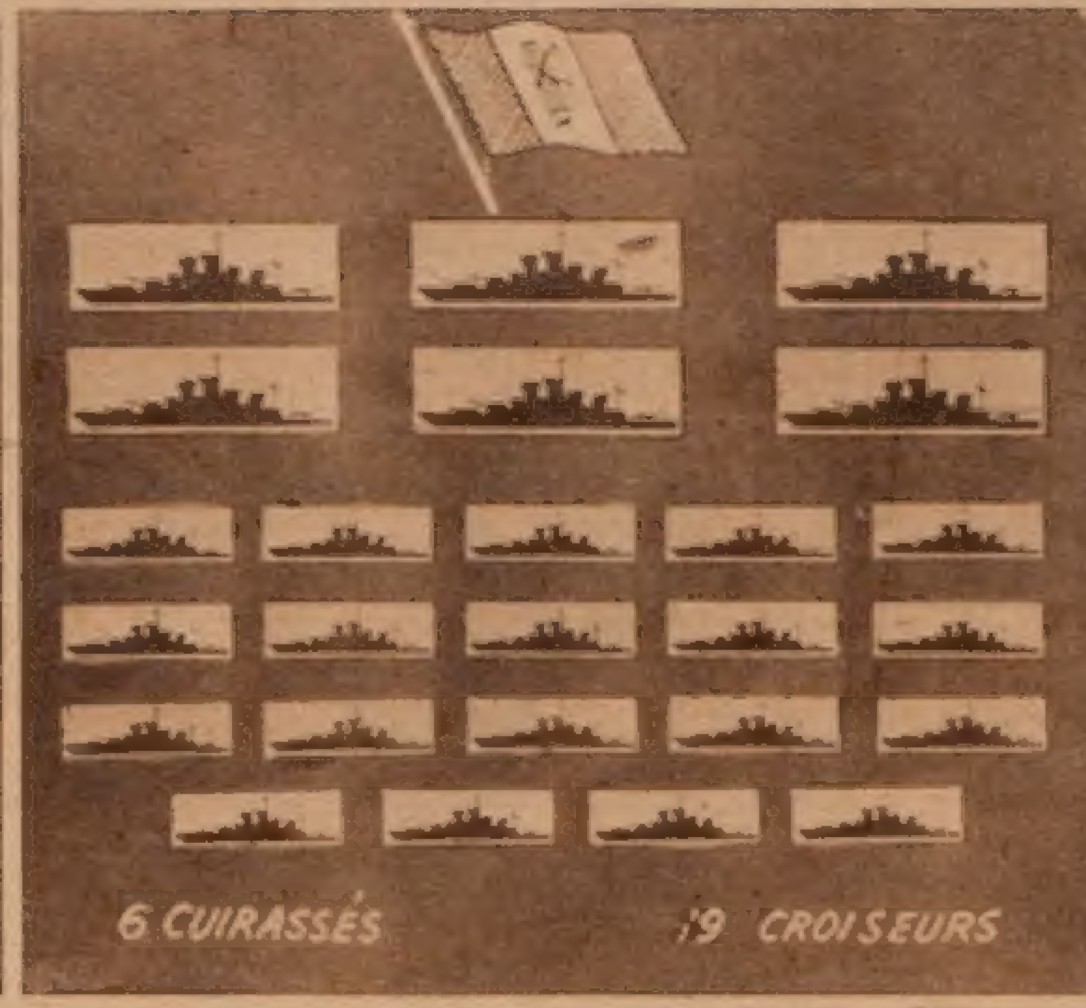
A. H.

LA BATAILLE DE LA MEDITERRANEE



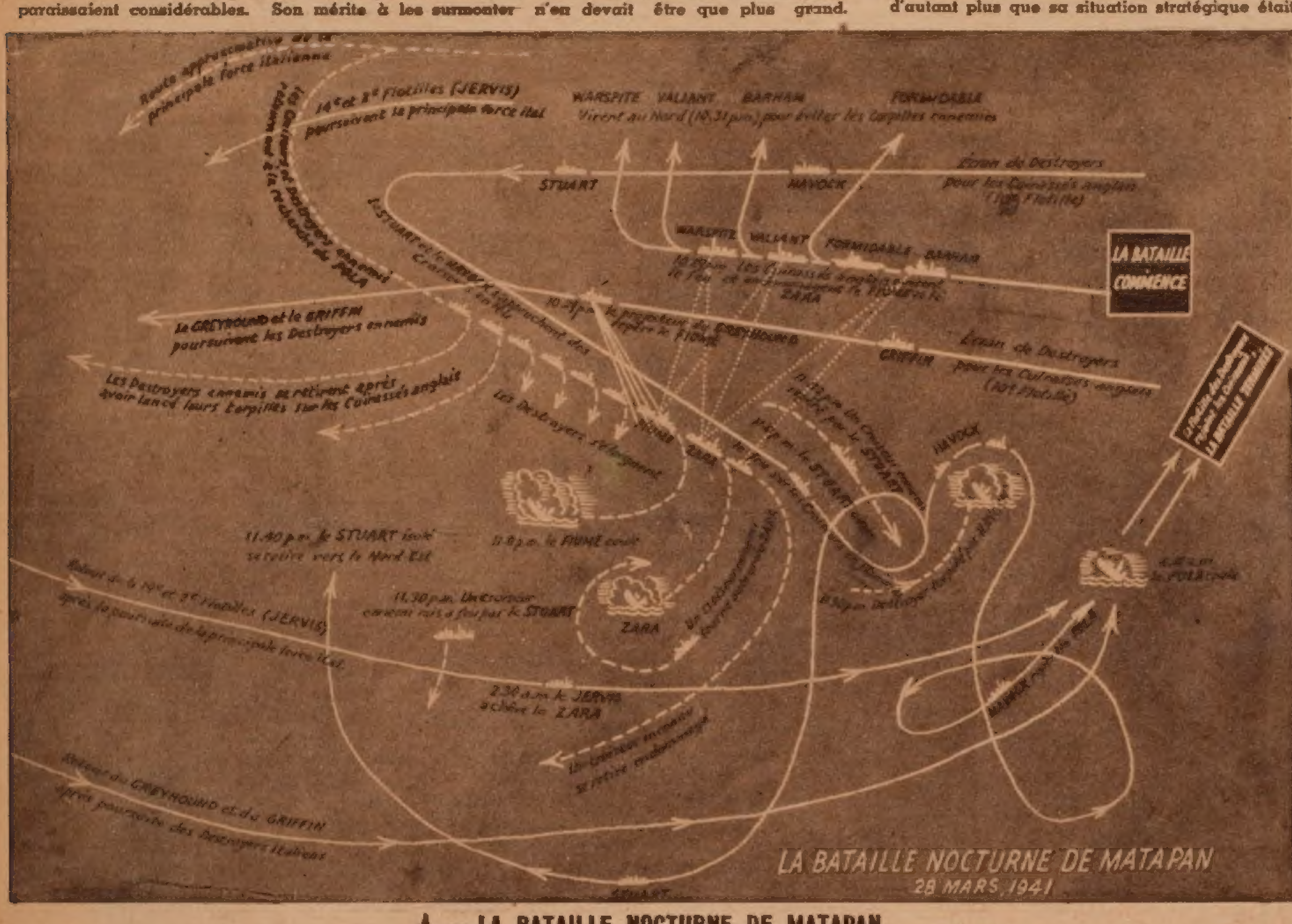
1. — LA MÉDITERRANÉE ÉTAIT COUPÉE

En juin 1940, le « Mare Nostrum » était un sujet de préoccupations pour les Britanniques. Avec la chute de la France, l'équilibre méditerranéen subissait des changements graves. En fait, l'ennemi contrôlait par l'aviation et la flotte la Méditerranée occidentale et une partie de la Méditerranée centrale, tandis que le détroit de Messine coupait cette mer en deux, en barrant le passage aux navires. Il était difficile, en ces moments critiques, de distraire des unités de guerre pour la Méditerranée, et les Britanniques devaient accepter de combattre contre une force jouissant d'une supériorité numérique écrasante. Les difficultés de l'amiral Cunningham paraissaient considérables. Son mérite à les surmonter n'en devait être que plus grand.



2. — LA FLOTTE ITALIENNE ÉTAIT SUPÉRIEURE EN NOMBRE

Mussolini disposait de six cuirassés dont deux étaient du type le plus moderne, de dix-neuf croiseurs et d'un grand nombre de destroyers et de sous-marins, auxquels l'Angleterre ne pouvait opposer que quatre cuirassés, un porte-avions et sept croiseurs seulement. Les aérodromes bordant le chemin tout le long de la route qui va de Gibraltar à l'Egypte étaient alors soit positivement hostiles, soit neutres, mais en fait d'une façon plutôt inamicale. Les avions axistes stationnés en Sardaigne et en Sicile fermaient le loquet du détroit de Sicile aux unités de surface alliées. Cette supériorité navale donnait à penser que l'Angleterre partait perdante, d'autant plus que sa situation stratégique était des plus précaires. Résister semblait difficile.





4. — LA BATAILLE NOCTURNE DE MATAPAN

Le 28 mars 1941 au soir, un avion de reconnaissance anglais aperçut le cuirassé italien « Littorio » en tête d'une formation navale ennemie. Des avions furent dépêchés qui endommagèrent à la torpille le « Littorio » et ralentirent sensiblement sa vitesse, ce qui obligea tout le convoi à diminuer son allure, permettant ainsi l'escadre anglaise d'intervenir à temps. L'escadre britannique comprenait quatre grandes unités : le « Warspite », le « Valiant », le « Barham » et le « Formidable ». L'escorte se mit immédiatement en devoir de repérer les croiseurs ennemis « Fiume » et « Zara », et de les éclairer avec ses projecteurs, ce qui permit aux cuirassés anglais d'ouvrir le feu sur eux. A 11 heures, le « Fiume » coulait, tandis que le « Zara » était en proie aux flammes. Peu après, les cuirassés anglais se retiraient. Mais les destroyers « Stuart » et « Havock » qui escortaient le convoi revenaient et s'approchaient des croiseurs en feu. Le « Stuart » acheva le « Zara » et le « Havock » torpilla le « Pola ». Un autre croiseur et un destroyer italiens furent également coulés. La flotte anglaise ne subit aucune égratignure. Deux avions seulement furent perdus

5. — M

En mars 1941, l'amiral Vian reçut la mission de
et la Luftwaffe. L'ennemi était divisé en deux fo
de fumée en tête du convoi et d'attaquer à la to
repousser la première force ; mais tandis qu'il ch
soupçonnée, fut aperçu se dirigeant à toute all
rent à l'attaque. Le « Littorio » fut touché par u
italiennes rebroussèrent chemin. En dépit d'ince
coulé à 15 kilomètres de Malte et un autre,





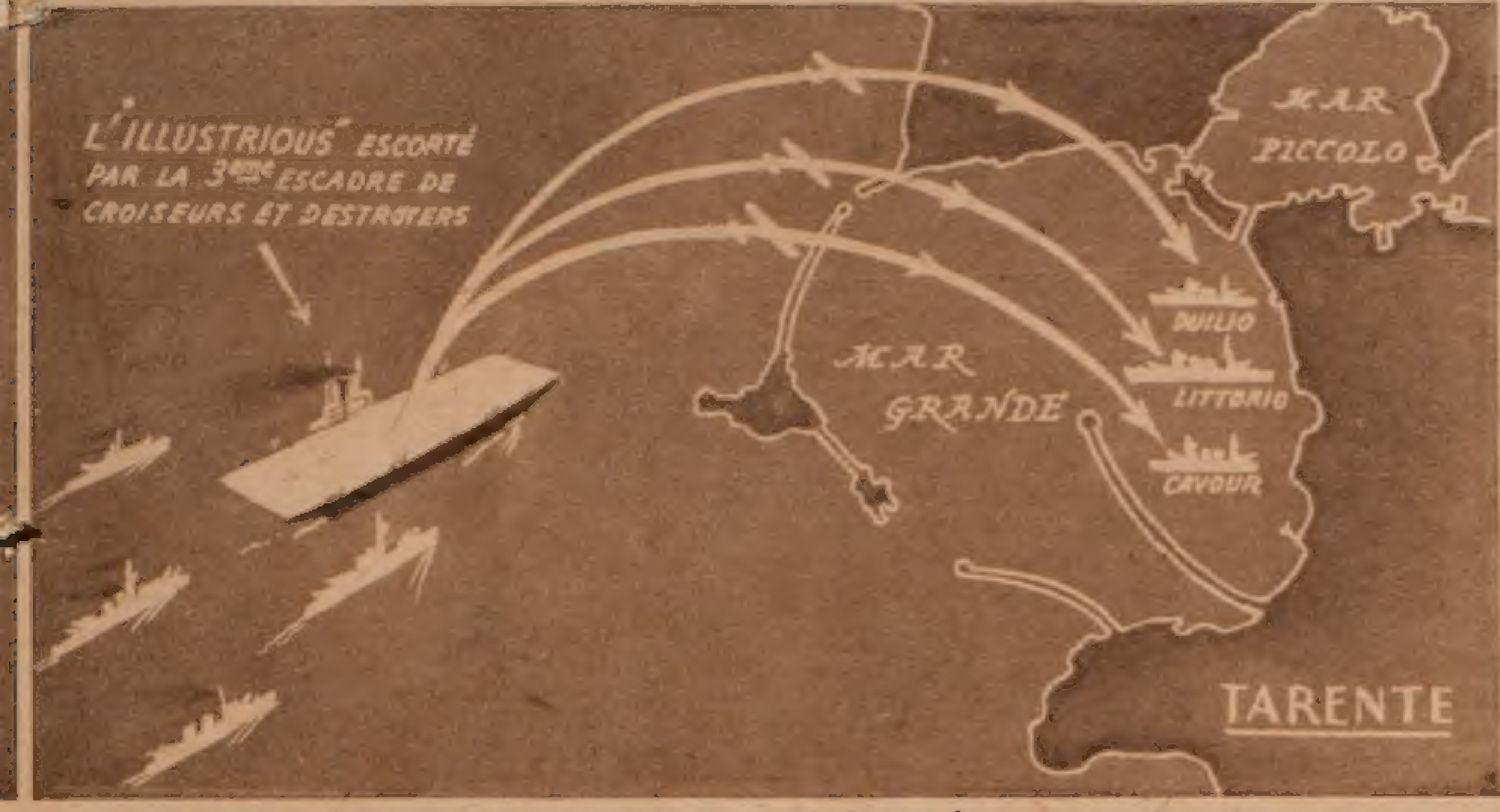
6. — LES PERTES BRITANNIQUES ÉTAIENT LOURDES

Cependant, au début de 1941, la flotte anglaise subit des pertes sévères durant les opérations au large de la Crète. Le « Formidable » fut sérieusement endommagé. Cela fut suivi par une série de désastres qui affectèrent gravement l'équilibre méditerranéen. L'« Illustrious » et le « Formidable » étaient déjà hors d'action. L'armée impériale était repoussée jusqu'aux frontières de l'Egypte, ce qui enleva à l'aviation le moyen d'établir une protection aérienne suffisante contre les avions allemands opérant à partir de la Grèce. La crise se développa avec la perte du porte-avions « Ark Royal », des croiseurs « Sydney », « Dunedin » et « Barham ». Par ailleurs, les cuirassés « Queen Elizabeth » et « Valiant » avaient été endommagés.

7. — L'AXE EST COUPÉ DE SES BASES

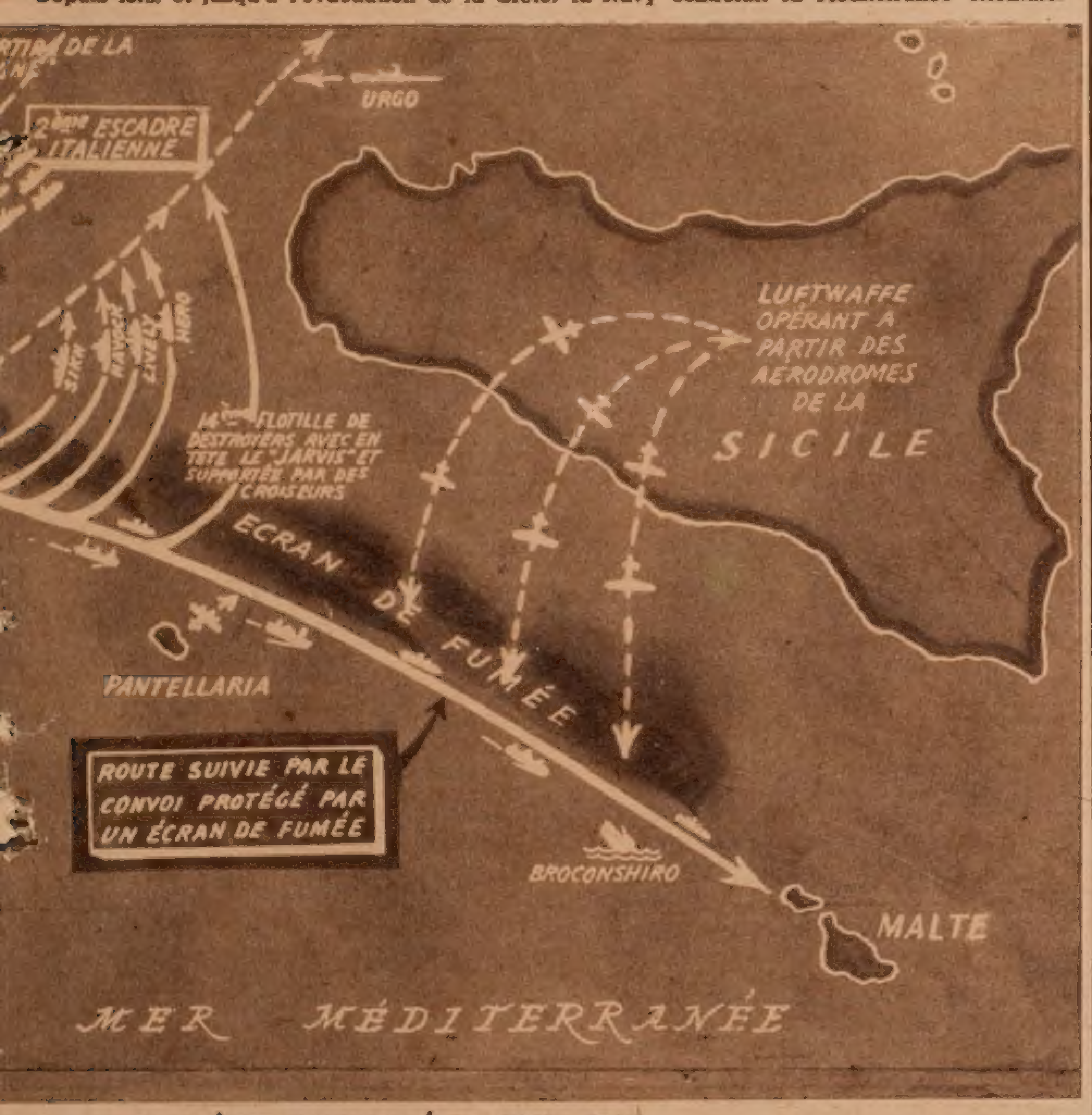
La résistance victorieuse de Malte a permis aux Alliés de tenir aux moments les plus difficiles jusqu'à l'offensive d'El Alamein. De base défensive qu'elle était, Malte devint une base offensive. Elle entrava considérablement le ravitaillement ennemi de l'Italie du Sud à l'Afrique du Nord. Les avions alliés et les sous-marins britanniques coulèrent respectivement plus de 410.000 tonnes et de 1.300.000 tonnes de bateaux ennemis. Malte était dressée comme un canon dans le champ de la navigation ennemie. Tout cela permit en novembre 1942 la foudroyante avance de la Huitième Armée et le débarquement anglo-américain en Afrique du Nord. Les positions occupées révolutionnèrent presque entièrement la situation méditerranéenne.

Les cartes et tableaux ci-dessous décrivent les phases principales de la guerre en Méditerranée depuis l'effondrement de la France. L'exposé des événements qui la marquèrent est emprunté partie à un récent discours de M. Alexander, Premier Lord de l'Amirauté britannique, partie à des documents officiels relatant le détail des batailles. Celles-ci témoignent s'il en était besoin de la parfaite connaissance de la guerre navale qui est la gloire incontestée de la Marine Royale anglaise. Ayant souvent livré le combat dans des conditions d'infériorité numérique presque prohibitives, les navires anglais ont néanmoins remporté des victoires étonnantes.



3. — LA BATAILLE DE TARENTE A PARALYSÉ LA FLOTTE ITALIENNE

Si la flotte britannique devait, cependant, s'efforcer de maintenir les lignes de communications anglaises avec Malte et la Grèce et désorganiser celles de l'ennemi, elle cherchait en même temps un moyen de réduire la flotte italienne. A plusieurs reprises, l'amiral Cunningham mit le cap à la mer dans l'espoir de forcer l'ennemi à une action décisive, mais celui-ci se dérobait toujours. En conséquence, il fut décidé de l'attaquer dans le port de Tarente. Le 11 novembre 1940, les 11 appareils Swordfish qui prirent part à cette attaque réussirent à mettre hors de combat la moitié de la flotte de bataille italienne pour une longue période. Depuis lors, et jusqu'à l'évacuation de la Crète, la Navy contrôlait la Méditerranée orientale.



MALTE DEVAIT ÊTRE RAVITAILLÉE A TOUT PRIX

de faire parvenir à destination un convoi de ravitaillement pour Malte. Il rencontra la flotte italienne forces, dont une comprenait le cuirassé « Littorio ». Le plan de l'amiral Vian était de jeter un écran torpille si l'ennemi essayait de le briser. Favorisé par un fort vent du Sud-Est, ce plan lui permit de cherchait deux navires ennemis endommagés, le « Littorio », dont la présence n'avait pas été encore allure vers le convoi. Sans hésiter, les destroyers « Sikh », « Havock », « Lively » et « Hero » passè- une torpille et le feu des canons tandis qu'un croiseur était gravement endommagé. Les forces incessantes attaques aériennes, le convoi continua sa route. Un des bateaux de ravitaillement fut le « Breconshire », fut atteint presque arrivé à destination. Malte fut quand même ravitaillée.



8. — LA MÉDITERRANÉE EST OUVERTE

La situation a changé du tout au tout par rapport à ce qu'elle était en juin 1942. Au jour de l'armistice italien, les Alliés avaient réduit les principaux centres de résistance ennemis. Ils avaient forcé la flotte italienne à se tapir dans ses ports intérieurs jusqu'au moment proche de sa reddition. Ils avaient complètement rétabli le trafic en Méditerranée. Le 9 septembre 1943 et les jours suivants devaient marquer la fin de la bataille de la Méditerranée : la flotte italienne se rendait à Malte et dans les autres ports alliés en Méditerranée. La victoire navale des navires de Cunningham a été totale. C'est grâce à elle qu'aujourd'hui les forces alliées peuvent envisager avec la plus grande confiance des opérations d'envergure en Europe du Sud.

L'AMIRAL STANDLEY

occupe en Russie un des postes diplomatiques les plus difficiles du monde

Grâce au langage clair et ferme de l'ambassadeur des Etats-Unis à Moscou, l'amiral Standley, les gens du commun en Russie savent maintenant ce que représente pour eux la loi de « Prêt et de Bail ». La diplomatie sans détour de l'amiral Standley, qui vient de passer par Le Caire en route pour Washington, lui a valu l'admiration de tout le monde à Moscou, y compris le correspondant de la revue « Collier's », Quentin Reynolds.

Ce n'était pas une conférence de presse purement routinière. L'ambassadeur Standley venait de retourner à Moscou de Kouibyshev, et les correspondants pensaient qu'ils pouvaient utilement lui rendre visite. Naturellement, il serait heureux de les rencontrer, mais il n'avait « aucune nouvelle ». Ils s'assirent donc dans la confortable bibliothèque de Spasso House, et l'ambassadeur leur parla de son long voyage en chemin de fer, de la façon dont la neige fondait dans la vieille ville de Kouibyshev, de l'amélioration des conditions de vie. Ses déclarations touchaient si peu à la politique qu'aucun des correspondants ne se donnait la peine de prendre des notes, et M. Eddie Page, le second secrétaire de l'ambassade, qui d'habitude transcrivait les déclarations de l'ambassadeur, n'avait même pas son agenda devant lui.

UNE BOMBE

Ce fut Ed Gilmore de l'Associated Press qui demanda subtilement : « Nous envoyons une quantité suffisante de matériel en Russie, n'est-ce pas, M. l'Ambassadeur ? »

Le diplomate répondit que c'était exact. Il cita un rapport sur le « Lease and Lend Bill » d'Edward Stettinius. Puis, il lança une « bombe » qui explosa dans la luxueuse bibliothèque et fut entendue à travers le monde entier.

« Depuis que je suis ici, dit-il lentement, en supputant ses mots, j'ai cherché attentivement dans la presse soviétique une reconnaissance du fait que l'U.R.S.S. reçoit une aide matérielle non seulement grâce à la loi de « Prêt et de Bail », mais aussi par l'intermédiaire de la Croix-Rouge et du Comité de secours russo-américain, et je n'en ai jamais vu la moindre mention. »

Eddie Page tiqua dans le style réservé des fonctionnaires du Département d'Etat, avala sa salive par deux fois et parut affligé. Les correspondants cessèrent de sourire, et Henry Shapiro de la United Press demanda : « Cette déclaration est-elle faite en dehors de la conférence, ou pouvons-nous la publier, M. l'Ambassadeur ? »

« Vous pouvez l'utiliser... » Les yeux de l'amiral brillaient tandis que les journalistes se préparaient à écrire. « Il n'est pas juste, poursuivit-il, de tromper la nation américaine qui donne des millions de dollars en pensant qu'elle aide le peuple russe, quand le peuple russe est tenu dans l'ignorance complète de ce qu'elle fait pour lui. Les autorités soviétiques semblent essayer de créer l'impression aussi bien en Russie qu'à l'extérieur qu'elles livrent la guerre toutes seules avec leurs propres ressources seulement. »

Les correspondants n'avaient plus d'automobiles à Moscou. Ils devaient se précipiter vers le métro souterrain. Ils le firent à toute allure. Ils savaient qu'ils avaient la primeur d'une des plus grosses histoires de l'année. Ils se dépêchèrent au ministère des Affaires Etrangères, où les télégrammes sont censurés, et tapèrent les déclarations de l'ambassadeur à la machine. Les censeurs les parcoururent et devinrent blancs. Les journalistes n'avaient pas embelli leur récit. Ils avaient simplement reproduit les propres remarques de l'ambassadeur, et les censeurs qui emploient d'habitude si généreusement leurs crayons rouges ne pouvaient pas supprimer un seul mot d'une déclaration faite par un ambassadeur. Ils la passèrent telle quelle.

L'ORAGE ÉCLATE

Le jour suivant, l'orage éclata. L'amiral Standley savait qu'il serait critiqué pour sa franchise. Il savait que les diplomates conservateurs et subtils du Département d'Etat seraient horrifiés. Les journaux communistes de New-York et de Londres l'attaquèrent en trempant leurs plumes dans du vitriol.

Tout cela avait commencé en octobre dernier, quand Henry Cassidy de l'Associated Press envoya une série de questions à Staline auxquelles Staline répondit.

En réponse à une question touchant à l'aide américaine, Staline avait écrit crûment : « En comparaison avec l'assistance que l'Union Soviétique, en absorbant la plus grande partie des troupes fascistes, est en train de donner aux Alliés, l'aide de ces derniers à l'Union Soviétique est de peu d'effet. »

Cette déclaration, à laquelle il avait été donné une large diffusion, irrita l'amiral Standley, qui savait exactement ce que représentait l'aide américaine. Peu après, Washington demandait à l'ambassadeur de chercher à savoir l'opinion exacte des autorités soviétiques sur l'efficacité du matériel envoyé par les Américains en U.R.S.S. Standley chargea son attaché naval, l'amiral Jack H. Duncan, son attaché militaire, le général J.A. Michela, et le chef de la mission du ravitaillement, le général Philip Faymonville, de se renseigner auprès des autorités soviétiques militaires, navales et économiques. Ces dernières se refusèrent à tout commentaire. L'ambassadeur en fut grandement irrité.

Il déclara aux dirigeants russes que la loi de prêt et de bail allait passer bientôt devant le Congrès, et que cette Assemblée, quoique généreuse, serait capable de la repousser si elle pensait un instant que l'aide envoyée à la Russie n'était d'aucune utilité. L'amiral n'avait consulté personne, mais c'est un homme franc et qui ne mâche pas ses mots.

« ENNEMI DE LA RUSSIE »

On en sut quelque chose, cet après-midi du début de mars, dans la confortable bibliothèque de Spasso House. A la suite de l'incident provoqué par l'ambassadeur, les autorités soviétiques donnèrent une large publicité à l'aide fournie par les Alliés. Le Congrès, prenant acte du fait que les autorités soviétiques reconnaissaient publiquement la grande utilité du matériel américain, vota à l'unanimité l'application du « Lease and Lend Bill » à la Russie. Standley, « ennemi de l'U.R.S.S. », avait fait bien plus pour la Russie que les communistes américains. La raison en est, évidemment, que l'amiral connaît et aime la Russie.

Standley est aujourd'hui un très jeune septuagénaire. Il jouit de l'affection et de l'admiration de tous les correspondants à Moscou et de l'admiration des autorités soviétiques elles-mêmes. L'ambassadeur et Staline ont bien des côtés communs. Tous deux sont des hommes d'action réalistes qui détestent la conception fumeuse. Ils n'ont qu'un seul et même but : l'intérêt de leur propre pays.

« En temps de guerre, déclara Standley, la diplomatie doit être reléguée au second plan. Nous sommes de tout cœur avec la Russie. De quelle utilité donc serait la diplomatie entre des alliés et des amis ? La vérité est le seul genre de diplomatie qui vaille quelque chose en période de guerre. »

UN POSTE DIFFICILE

Nous ici, à Moscou, nous pensons que l'amiral occupe un des postes diplomatiques les plus difficiles du monde. Sa dif-

(La suite en page 12)



L'amiral William Standley, ambassadeur des Etats-Unis à Moscou, inspecte la bouche d'un canon au cours d'une inspection récente dans des dépôts de munitions quelque part dans le Moyen-Orient.

Lettre à ma Cousine

Notre collaborateur Serge Forzannes qui revient d'un court séjour au Liban relate ici ses impressions de voyage. Sa rubrique « Lettre à ma cousine » revêt cette semaine la forme d'un reportage après lequel notre collaborateur reprendra sa chronique hebdomadaire si appréciée par les lecteurs d'« Images ».

Ma chère cousine,

Me voilà revenu d'un beau, d'un très beau voyage, et reprenant ma plume pour vous narrer tout au long ce que furent ces jours d'évasion où l'esprit et le corps au vert, on hume avec ivresse au charme du « dolce farniente ». Car ce fut cela et rien que cela, ma cousine, une merveilleuse relaxation physique et morale après laquelle on ressent une ardeur renouvelée et une énergie à toute épreuve.

« Gare, me crierez-vous, tout ce bel enthousiasme vous quittera aussitôt que vous serez repris par le traintrain quotidien et la routine régulière. » Sans doute, chère amie. Aussi, parmi mes obligations nombreuses, je commence par la plus agréable d'entre toutes : « ma lettre » à la plus adorable des cousines et à la plus indulgente des femmes qui me pardonnera de l'avoir laissée trois semaines durant sans le moindre trait de crayon sur le moindre petit bout de papier.

Ah ! ma cousine, j'aurais voulu que vous me vissiez avec ma petite smalah dans l'étroit sleeping où ma famille et moi disparaissions derrière l'amas de valises que ma femme, en personne prévoyante, avait jugé bon d'emporter avec nous.

Deux colis devaient suffire tout d'abord, puis il en fallut quatre, puis six, sans compter les tout petits colis « qui ne comptent pas », les jouets de l'enfant et le sac de linge sale jugé « indispensable ». Une timide protestation de ma part devant tant d'objets inutiles à mon point de vue ayant soulevé une énergique mise au point de mon irascible moitié, je pris le parti de me taire et de me laisser mener bien sagement par la main. Je dois en tout cas reconnaître, ma cousine, que je fus fort aise de pouvoir changer de linge et de vêtement autant de fois que la fantaisie m'en prenait et qu'il m'eût été très désagréable de me priver du moindre objet que nous avions emporté. Comme vous le voyez, les femmes ont encore une fois raison et les imbéciles que nous sommes devraient se taire devant le bon sens et l'esprit rationnel de nos charmantes compagnes.

Je ne saurais vous dire le spectacle grandiose de toutes ces chaînes de montagnes qui, à l'approche de Beyrouth, et au moment du crépuscule, prennent des teintes qui vont du rose au vermeil et du mauve le plus clair au violet le plus chaud.

— Regarde, me dit ma femme, on dirait une carte postale.

Cela me tira de l'inquiétude qui ne m'abandonna pas depuis notre départ de Haïfa en automobile quand je constatai que notre chauffeur, qui maniait le volant avec une dextérité peu ordinaire, avait entamé une conversation interminable avec le compagnon qui se tenait à ses côtés. Avec cela, il ne manquait pas de faire force gestes pour, sans doute, mieux exprimer sa pensée, tout en fumant cigarettes sur cigarettes, sans se soucier le moins du monde des tournants en lacets et des nombreux véhicules qui arrivaient en sens inverse. Je dois dire que durant tout mon séjour au Liban je n'ai pas manqué d'être vivement impressionné par l'habileté des chauffeurs, mais aussi, parfois, par leur imprudence. Et si vous osez émettre la moindre remarque ou les prier de ralentir, ils vous regardent avec un air de mépris pour le pleutre que vous êtes. Mieux vaut, ma cousine, se laisser mener sans murmurer et se confier stoïquement à sa destinée. De toute façon, je dois avouer à leur avantage que ces chauffeurs-là peuvent certainement compter parmi les meilleurs du monde.

La première impression que je ressentis au Liban est une impression de cherté. Jadis, quand nous autres Egyptiens partions pour le Liban, notre livre représentait une somme considérable qui pouvait nous permettre tous les luxes et toutes les excentricités. Que les temps sont changés ! Aujourd'hui, le voyageur venant du Caire ou d'Alexandrie fait figure de parent pauvre devant les Libanais qui jonglent avec les banknotes et pour qui rien n'est d'un prix trop élevé.

Ainsi, en route, ayant le ventre dans les talons, je priai le chauffeur de nous arrêter devant le premier restaurant venu. C'était un tout petit bistro, d'aspect peu engageant, mais ayant une magnifique vue sur la mer. On y mange du poisson, quelques oeufs durs et des salades dont la seule vue vous met l'eau à la bouche. L'addition, y compris deux bouteilles de bière du pays, se chiffra par la somme de 170 piastres égyptiennes, ce qui, pour trois personnes, était, relativement, considérable.

Mais qui donc m'avait dit avant mon départ : « Ne partez pas pour le Liban. On y meurt de faim, car on y manque de tout » ?

Quelle plaisanterie, ma cousine ! C'est bien au contraire le pays de la largesse et de l'abondance. Quels fruits et quels légumes, et quelle variété des uns et des autres ! Foin de nos tomates, et de nos prunes, de nos bananes et de nos misérables mirabelles, devant le spectacle merveilleux de poires, de pêches, de reines-Claude, de pommes, dont quelques-unes pèsent plus d'une livre, et de tomates géantes dont la vue seule vous donne l'envie de mordre dedans. Et quelle saveur exquise ! On aimerait en manger toute la journée, et je vous assure que je ne m'en fis pas faute.

Me promenant un jour à Beyrouth, et n'ayant rien d'autre à faire que de perdre mon temps, j'entrepris la tournée des magasins et des boutiques. Il faut vraiment avoir fait fortune pour se monter une garde-robe. Quelques petits exemples vous édifieront : une cravate à peine convenable est marquée 25 ou 30 livres libano-syriennes, ce qui fait à peu près au cours du change 275 et 330 piastres égyptiennes, la moindre paire de chaussures vous coûte de sept à douze livres de notre monnaie et une coupe de drap pour costumes ne vous revient pas à moins d'une vingtaine de livres. Le reste est à l'avenant. Dans les cafés de la montagne, une portion congrue de whisky est tarifée 33 piastres (je parle toujours en monnaie égyptienne) et un tout petit verre de l'arak national 11 piastres. Ajoutez à cela le dix pour cent pour le service et vous vous ferez une idée de ce que l'on doit dépenser au Liban si l'on veut faire figure à peine honorable.



La plupart des voitures privées n'ayant pas de permis de circulation, les chauffeurs de taxis gagnent un argent fou. Cependant, n'oubliez pas, ma cousine, que l'usure des pneus est pour eux une entame sérieuse à leur capital, puisqu'un seul de ces bandages revient à plus de deux cents livres égyptiennes.

— Il faut croire, dis-je à un ami libanais, que vous avez dû tous faire fortune. Je vous en félicite.

— Pas du tout, me répondit-il. Certainement une nombreuse catégorie de personnes se sont enrichies depuis la guerre et mènent grand train. Mais ce sont seulement celles-là qui sortent et qui dépensent. Les autres s'astreignent à une existence des plus paisibles.

Mais les Libanais sont gens qui prennent les choses comme elles viennent et savent s'adapter à toutes les circonstances. Je n'ai rencontré partout que bonne humeur et optimisme, et, surtout, un esprit démocratique poussé à l'extrême. Il n'est pas rare de voir un de vos subalternes liant conversation suivie avec ses propres maîtres et prodiguant ses conseils. C'est charmant et touchant, et nul ne songe à s'en offusquer. Une atmosphère sereine règne dans tous les milieux et chez les paysans se lit le vrai bonheur de vivre. C'est que l'existence est douce, ma cousine, dans ce cadre que la nature a généreusement paré, où, dans le calme des forêts de pins qui s'étendent des vallons et des coteaux au sommet des montagnes, on se sent envahi par une véritable euphorie. Tout y est lumière et poésie, et le chant des cigales qui vous berce de l'aurore à la tombée de la nuit pénètre en vous si profondément que, lorsqu'il n'est plus, on est impressionné par le silence qui vous entoure.

Mais l'on dit, ma cousine, que le meilleur moment du voyage est celui du retour. Cela est vrai jusqu'à un certain point. S'il est fort agréable de retrouver son chez soi, sa salle de bains qui ne sert à personne d'autre, son lit, ses propres draps et son propre oreiller, une espèce de nostalgie s'empare de vous en songeant aux jours bienheureux où l'on n'avait pour seul souci que de bien manger et de bien dormir...

Excusez, ma chère cousine, la longueur de ma lettre dont la lecture a dû empiéter sur l'heure de votre sieste ou de votre bain de mer, et croyez aux sentiments les plus dévoués de votre affectueux cousin.

SERGE FORZANNES

Une lettre pour vous

« Vous préconisez, Madame, une morale très haute, mais bien sévère, je le crains. Je sais bien que tout conseil donné... en public ne peut être que « noble » et faire appel aux forces spirituelles qui sont en chacun de nous » (pour reprendre vos propres mots). Mais vraiment, entre nous, ne croyez-vous pas que l'exhortation au devoir n'est après tout qu'un piège pour les faibles ? Autour de soi, que voit-on ? Des stockeurs enrichis menant joyeuse vie. Des ménages pratiquant l'indulgence mutuelle et s'entendant fort bien pour s'organiser une existence agréable. Et pendant ce temps les honnêtes gens végètent. Les époux vertueux s'ennuient et sont ennuyeux et leur ennui et leur vertu n'attirent ni l'estime ni la considération. »

« Si j'avais eu à répondre à votre place à cette jeune personne trop scrupuleuse pour laisser divorcer un fiancé... déjà marié, je lui aurais dit : « Profitez de votre chance et ne vous embarrassez d'aucun remords. Il faut bien que la roue tourne, et chaque fois qu'elle tourne, tant pis pour celui ou celle qui se laisse écraser. Vous avez une promesse de bonheur. Ne la laissez pas échapper. » Voilà ce que j'aurais dit. Conseil sans grandeur, je le sais. Mais combien d'êtres doivent leur fortune à une conscience bien organisée dans l'égoïsme ? Les faibles appelleront ceci : du cynisme, de l'amoralité. Les forts parleront de « volonté de puissance » et le succès leur donne raison. Les beaux sentiments n'entraînent que le sacrifice des pauvres bougres. »

« A toutes ces objections, que répondrez-vous, Madame ? La vie est là pour vous prouver que je n'ai pas tort d'être sceptique. Et pourtant, si désagréable que soit ma lettre, croyez que je ne demande qu'à croire à votre bonne foi. Mais me répondrez-vous ? »

LE LECTEUR MOYEN, EMPLOYE MOYEN, A SALAIRE MOYEN.

Mais certainement, cher Monsieur, je vous réponds, et immédiatement, car je devine que votre lettre d'autres lecteurs auraient peut-être eu envie de me l'envoyer, et vous répondre, c'est répondre à ceux qui après m'avoir lu ont dit : « Fort bien ! Mais comme c'est peu pratique ! »

A mon appel aux forces spirituelles qui sont en nous, en chacun de nous, vous opposez des exemples tirés de la réalité quotidienne : fortunes malhonnêtes, infidélités joyeuses. En somme, ce que Barbey d'Aurevilly a appelé, avec beaucoup de littérature, « Le bonheur dans le crime ». Je sais bien qu'il existe, ce bonheur-là. Il existe et nous ne le voyons qu'éclatant. Car, si tôt que son heure a passé, c'est la faillite, et prenez ce mot dans ses deux sens : faillite financière, faillite morale. Fortune écroulée. Maison défaite. Tout cela arrive, tout cela est inéluctable, comme dans les mauvais films moraux des bons cinémas. Parler de la justice immanente, c'est faire rire. Dire avec la voix américaine qui commente les films policiers : « The crime does not pay », c'est également faire rire. Car au sortir de la salle obscure, nous rencontrons Monsieur X, millionnaire pour avoir fraudé, stocké ou spéculé, et la spéculation est un gain sans travail. Et il y a tant de Monsieur X !

Mais de Monsieur X que savons-nous ? Le chiffre de sa fortune, son luxe, ses munificences, et c'est tout. Mais là n'est pas sa véritable vie. Et ce qu'il y a derrière la façade, seuls le médecin, l'homme de loi, les très rares amis sûrs le savent, et c'est rarement la joie de vivre. Le bonheur rien que par la richesse ? Les romanciers psychologues n'y croient pas. Relisez « David Golder » ou « Jezabel ». Mais la façade est haute. Elle fait écran et les regards ne vont pas plus loin que les apparences. Tant que celles-ci durent, elles font croire à la réussite. Tant qu'elles durent. Mais il est peu de pays où elles durent moins qu'ici, où elles se désagrègent d'elles-mêmes tout comme la pierre du Mex friable sous le vent marin et par vague de nouvelles fortunes viennent faire oublier les dernières « faillites ».

Les gens vertueux sont ennuyeux ? Je ne sais pas. Peut-être y a-t-il confusion et prend-on facilement la monotonie des êtres statiques pour de la vertu. La vertu, c'est tout autre chose. Il est bon de rappeler le sens premier des mots : Ouvrez le Littré et vous verrez : « Vertu, **force morale. Courage** ». C'est cela la vertu et non la résignation, non la routine et toutes les passivités des esprits sans horizon. Cette qualité active vise à la joie rayonnante. Sans doute y mène-t-elle par un chemin dur, et pourtant c'est à cette joie que d'instinct le cœur aspire et d'instinct c'est vers ceux qui ont su conquérir cette joie que la conscience collective de la foule rend hommage.

Dans l'homme le plus modeste, le plus humble, il y a un besoin de grandeur. Et la guerre en donne tous les jours des exemples magnifiques. Dévouements obscurs, sacrifices sans limite, rien de tout cela n'existerait sans ce désir de se surpasser. Il est en vous, lecteur moyen, employé moyen, à salaire moyen, et parce qu'il est en vous il ne dépend que de vous de faire de votre vie, celle que n'achète aucun salaire, un acte d'amour et de bonne volonté. « Il n'est pas non plus de sagesse plus foncière et plus efficiente que cette simple et tenace confiance, non dans les moyens de violence, de ruse et de méchanceté qui sont certes capables d'écraser les hommes et qu'un grain de sable toutefois suffit à faire se briser les uns contre les autres, mais dans les ressources du courage personnel à se donner soi-même et de la bonne volonté appliquée à accomplir droitement les tâches quotidiennes : parce que par cette insouciance-là passe la force de la nature et de l'auteur de la nature. » (J. Maritain). Et voilà les raisons de ma bonne foi.

VOTRE AMIE

Les lecteurs et lectrices qui désirent consulter la rédactrice de cette rubrique sur leurs problèmes sont priés d'adresser leurs lettres à « Images », Poste Centrale, Le Caire ». Ecrire sur le coin de l'enveloppe : « Une lettre pour vous ».



1. — La jeune Sylvia félicite avec beaucoup de chaleur le lauréat d'un concours organisé lors de la manifestation...

CONCOURS D'ENFANTS

Au cours d'une manifestation pour l'enfance, organisée en Angleterre, 136 bambins des deux sexes se livrèrent à plusieurs exhibitions qui obtinrent un vif succès parmi leurs parents et les amis de ceux-ci. Voici quelques tableaux de cette exhibition où de jeunes marmots se sont révélés d'excellents comédiens.



2. — Mais c'est elle qui absorbe, avec quel appétit, une bouteille de bon lait, tandis que le jeune lauréat est déjà oublié !

3. — Une scène entre les trois bambins qui ne manque pas d'allure. Avec quelle expression ils guettent le biberon !...



Une toute jeune Londonienne, revêtue d'un maillot, descend les escaliers de la Cathédrale Saint-Paul après une courte visite à la célèbre église.









COMMENT LES FEMMES ATTIRENT LES HOMMES ET LES HOMMES
le Respect d'autres Hommes

Si votre foie ne déverse pas chaque jour un litre de bile dans l'intestin, vos aliments se décomposent ; cette putréfaction répand les toxines dans tout votre organisme. Vous avez la langue chargée, le teint jaune, des boutons au visage, les yeux morts, mauvaise haleine, mauvaise bouche ; des gaz vous gonflent, vous avez des vertiges, des maux de tête. Vous devenez laid, grognon, amer, abattu. Tout le monde vous fuit.

Les laxatifs ne suffisent pas, car ils ne dégagent que la fin de l'intestin, mais n'éliminent pas les toxines.

Seul le libre écoulement de bile éliminera les toxines de votre intestin. Les Petites Pilules Carters, végétales, douces, font couler la bile. Pas de calomel dans Carters. Rien que des extraits végétaux, fins et doux. Pour retrouver votre charme personnel prenez les Petites Pilules Carters pour le Foie, selon les instructions. Prix P.T. 5.5.

Retour de voyage :
Dr. LUDWIG LEVY LENZ
(Corrections esthétiques des nez déformés, des oreilles décollées, des rides et des cicatrices, de la figure, des poitrines disgracieuses, etc.)
Clinique : Le Caire 21, Sh. Antikhana.





« Je suis bien heureux d'être parmi vous », semble dire cet enfant qui a échappé très heureusement à la tyrannie qu'exercent sur les jeunes les dirigeants nazis.

L'ENFANCE POLONAISE

Le 26 septembre est un jour de protestation générale contre le mauvais traitement des enfants polonais. Cet article, reproduit d'un numéro de janvier de la revue féminine « Zywia » clandestinement publiée en Pologne occupée, illustre la façon dont les enfants polonais sont traités par les Allemands.

Quelqu'un a appelé cette époque où nous vivons « le siècle de l'enfant ». Il semblait vraiment en être ainsi durant les trente et quelques premières années. Une littérature enfantine spéciale naquit, les grands ne surent plus quoi inventer pour assurer à l'enfance un développement normal et sans entraves. Ce fut l'époque des crèches, des jardins d'enfants... des conférences et congrès internationaux consacrés aux questions touchant à l'enfance.

Hélas ! Aujourd'hui, en Pologne, nous ne pouvons pas dire que nous sommes au siècle de l'enfant. Nous avons beau savoir que des lois humaines garantissent en temps de guerre — au moins à la mère et à l'enfant — la protection qui leur est nécessaire, que des maharajahs hindous protègent les orphelins polonais, que dans le monde entier on prépare les secours pour l'après-guerre. Mais ici ? Dans les prisons des grandes villes, avec — et souvent sans — leurs parents, se trouvent des enfants âgés de quelques années. Des enfants trop jeunes sont emmenés aux travaux forcés en Allemagne. Depuis novembre, les Allemands mènent leur action destructive dans le but d'annihiler les districts de Zamojsc et Tomaszow, et cette action se trouve dirigée principalement contre les enfants. Arrachés à leurs mères, ces tout-petits de quelques mois, tout comme les « grands » de 12 ans, sont empilés dans des wagons de marchandises dans lesquels on les mène à travers la Pologne, affamés, gelés, malades. Aujourd'hui le thermomètre atteint 20 degrés au-dessous de zéro, et dans quelque gare de Pologne des wagons fermés sont gardés par des soldats pour qu'il ne puisse se trouver quelqu'un pour offrir à ces « ennemis du peuple allemand » une soupe chaude ou du lait.

Cependant, il y a un autre problème encore plus important : l'enfant qui vit avec nous, qui pousse et se développe à nos côtés. Notre enfant, celui de notre sœur, notre voisine, l'enfant du paysan et de l'ouvrier, l'enfant des champs et des villes — l'enfant polonais vivant...

Dieu merci, il reste encore des âmes charitables qui se penchent vers la misère d'autrui. L'exemple de cette femme de la province de Zamojsc, qui mère de quatre enfants en adopta deux autres, en est une vivante illustration. Quand on lui demanda comment elle s'arrangeait pour les nourrir tous, elle répondit simplement : « J'ai acheté deux cuillères en plus »



Seuls les enfants émigrés de Pologne dans les pays alliés mènent une existence normale. Rien n'est négligé pour leur prêter toute l'assistance nécessaire à leur développement. Voici un groupe d'enfants polonais évacués dans un centre de la Croix-Rouge américaine d'Iran.

L'AMÉRIQUE ET LE MONDE DE DEMAIN
(SUITE)

...mises d'un ordre international préservant les libertés nationales des autres peuples. Ainsi ce bloc ne devra pas, comme certains le redoutent, essayer d'opprimer et d'exploiter le reste du monde. Car, en dernière analyse, le reste du monde finirait par rompre cette alliance, étant donné qu'une ou l'autre des grandes puissances du bloc trouverait que ses intérêts et ses sympathies sont du côté des peuples résistant à l'oppression.

Il ne doit pas non plus essayer de diviser le monde en zones d'influence que chacune des puissances serait libre de dominer et d'exploiter séparément. Car aucune sphère d'influence ne peut être définie rigoureusement et l'on aboutirait à de nouveaux conflits.

L'ordre que les Alliés doivent créer parce qu'il est nécessaire à leur propre sécurité ne peut être perpétué que s'ils agissent de manière à gagner la bonne volonté des autres peuples. L'histoire montre que la paix ne peut durer que si elle comporte des lois grâce auxquelles les hommes jouissent des libertés qui leur sont plus chères que la vie. Un ordre de ce genre peut durer, non à tout jamais dans un monde sujet au changement, mais pour une longue et avantageuse période de temps. La sécurité et la liberté sont les bénéfices qu'il comporte. C'est parce que les légions romaines apportaient avec elles la loi romaine que l'Empire romain vécut si longtemps et, malgré son effondrement, persista un millier d'années dans la mémoire des hommes. C'est le culte que l'Angleterre voue aux lois qui, en dépit des rébellions qu'elle a suscitées contre sa domination, lui a valu aux moments de péril tant d'alliés.

Et je pense que les Américains peuvent croire sans fausse fierté qu'en dernière analyse c'est leur propre préférence pour la liberté dans le cadre de la loi, et non leur puissance matérielle seulement, qui a amené les républiques voisines de cet hémisphère à la conviction que leurs intérêts vitaux et les nôtres sont les mêmes.

L'AMIRAL STANDLEY
(SUITE)

...culté ne provient pas des fonctionnaires soviétiques, avec qui il entretient des relations très amicales, elle vient de la fâcheuse organisation instituée ici par Washington. La supervision du « Lease and Lend Bill » est entre les mains du général Faymonville, qui est entièrement indépendant de l'ambassadeur ou de nos attachés militaires et navals. Cela est tout à fait différent de ce qui se passe à Londres où Averell Harriman et les autres fonctionnaires de la loi de « Prêt et de Bail » travaillent la main dans la main avec nos autorités militaires et navales et en pleine coopération avec l'ambassadeur Winant.

Diverses missions spéciales qui visitent Moscou sont également une cause d'embarras pour l'amiral dans sa position officielle. Les Russes, en toute bonne foi, ne savent jamais avec certitude qui est en fait le représentant officiel américain. La visite de M. Joseph Davies en est un exemple. Standley fut mis au courant très peu de temps avant, et ne fut pas informé de sa raison officielle. Il accompagna son collègue au Kremlin et le laissa seul avec Staline. Davies fut fêté avec l'habituelle hospitalité soviétique, et Standley prit apparemment la seconde place.

Le fait que Standley et Davies sont de vieux amis et que l'amiral ne nourrit aucun ressentiment personnel n'empêche pas le fait, dont s'aperçoivent tout le corps diplomatique, le Kremlin et les correspondants, que Standley, dans ses fonctions officielles, joue un rôle qui semble secondaire.

Il y a beau temps qu'un homme possédant moins de courage moral et de vigueur physique que l'ambassadeur à Moscou aurait abandonné son poste difficile. Mais les amiraux ne quittent pas leurs positions sous le feu, et aussi longtemps que Standley pensera qu'il pourra aider les Russes d'une façon ou d'une autre, il demeurera à sa place, à moins que sa position ne devienne à ce point intenable qu'il n'ait pas d'autre alternative que de se démettre.

Lu sur l'affiche d'un restaurant de Cleveland : « Moyennant la somme modique de 50 cents, nous offrons à nos clients le petit déjeuner suivant :

UN VERRE DE JUS D'ORANGE
UN TOAST
UNE TASSE DE CAFE
DEUX ASPIRINES
ET TOUTE NOTRE SYMPATHIE.



Tout le charme et la séduction de la femme sont incarnés par Constance Bennett.

Hedy Lamarr, auréolée de tout le mystère de la femme, est bien une des artistes les plus célèbres de l'écran américain d'aujourd'hui.

Conseils à mes nièces...

Nièce « Play girl »

Il n'y a que dans les films que vous voyez de ces mariages-là. Les Américains sont comme tous les autres hommes, croyez-moi. Ils ne demandent pas une jeune fille en mariage après être sortis avec elle une ou deux fois. Ils ont, eux aussi, besoin de réfléchir, de mieux connaître la personne qu'ils fréquentent. Vous voyez donc que vous ne devez pas avoir le cafard simplement parce que, après cinq ou six sorties, ce beau capitaine ne s'est pas encore déclaré. Attendez, patientez, cela viendra peut-être.

Nièce « Lucky star »

Je vous conseille de faire monter très simplement votre pierre. Des griffes et une monture en platine seront très élégants. Inutile de faire trop de fioritures, car la pierre ne serait pas mise en valeur. Le modèle que vous m'avez envoyé est très élégant. N'hésitez plus à l'adopter.

Nièce « Jeune madame »

Mais oui, vous pouvez porter un boléro de renards argentés, malgré vos 22 ans. Puisque vous êtes mariée, cela vous est permis. Le chapeau de velours vous ira fort bien, puisque vous êtes blonde. Le fuschia est encore à la mode.

Nièce « Bavarde »

Je réponds toujours à une seule questibn, vu le manque de place. Vous pouvez m'écrire en toute sécurité. Je suis seule à décacheter mon courrier et à le lire. Aucune indiscrétion n'est à craindre.

Nièce « Seule au monde »

Je comprends fort bien votre état d'âme. Mais, puisque ce jeune homme ne peut pas vous épouser en ce moment, vous serez obligée de l'attendre. Vous l'aimez, me dites-vous. Alors pourquoi vous tourmentez-vous inutilement ? La guerre finira bientôt, je l'espère, et alors vous pourrez vous marier et vivre heureuse.

Nièce « Elle était ma seule amie »

Votre conduite a été très sage. Vous ne pouviez pas continuer à traiter comme auparavant cette amie qui a essayé de vous enlever votre mari. En l'écartant de votre foyer, vous avez évité bien des complications. Mais tâchez d'oublier cet incident et ne portez pas cette haine destructive dans votre cœur.

Nièce « Tenace et avare »

Je vous cite cette phrase que je vous conseille de méditer : « Les fardeaux que l'on traîne à travers la vie alourdissent aussi la vie intérieure. On possède des choses, mais elles finissent par vous posséder un jour en retour. » N'hésitez pas à donner. Apprenez à être généreuse. Vous en éprouverez une telle satisfaction que, malgré vous, vous finirez par changer complètement.

Nièce « Perdue ma belle porcelaine »

Mais non, voyons, elle ne l'est pas. Pour faire disparaître ces taches faites par des brûlures de cigarettes sur votre porcelaine, mouillez un bouchon de liège que vous tremperez ensuite dans du sel et frottez jusqu'à disparition complète des taches.

Nièce « Que me conseillez-vous de faire ? »

Vous nettoierez parfaitement vos souliers et vos sacs, ceintures, etc., en cuir verni en employant un peu de lait. Celui-ci vous permettra également d'employer du cirage qui a séché dans sa boîte. En versant dessus quelques gouttes de lait, votre cirage redeviendra crémeux et facile à employer.

Nièce « Mado »

On n'oublie pas un homme en se jetant dans les bras d'un autre, croyez-moi. Je l'ai déjà souvent dit, je suis contre le vieux proverbe : « Un clou chasse l'autre ». Ce que je vous conseille de faire ? Sortez, voyez du monde, amusez-vous, mais, pour un certain temps, évitez d'avoir un homme dans votre vie.

Nièce « Ah ! mon Paris, mon beau Paris... »

Non, je ne suis pas Française, mais j'ai pour votre pays une grande admiration. Ayez du courage, la guerre ne durera pas éternellement et je suis certaine que vous reverrez votre pays prochainement. Pour vos parents, avez-vous essayé de leur écrire par l'entremise de la Croix-Rouge ?

Nièce « Jeune mère en détresse »

Vous souffrez de troubles glandulaires. Les douleurs que vous éprouvez en sont la preuve. Voyez tout de suite un gynécologue. Ne laissez pas traîner ce genre de maladie. Prise au début, elle guérit facilement, mais, avec le temps, des complications risquent de surgir.

TANTE ANNE-MARIE

Prenez garde !

VOTRE FILLE SE TRANSFORME...

Votre fille a 14 ans. Elle est à l'âge ingrat. Elle devient disgracieuse. Elle qui était si gentille prend un caractère difficile. Boudeuse, imaginative, coléreuse et impressionnable, souvent renfermée, repliée sur elle-même, elle vous donne du souci.

Attention, ne la brusquez pas. Soyez une maman compréhensive, douce, patiente. Songez que votre enfant traverse cette période de transformation par laquelle vous avez passé vous-même quand vous aviez son âge. Rendez-vous bien compte que cette fillette est le champ d'un formidable travail de la nature, travail qui agit sur son organisme tout entier, sur son être physique et moral, travail de transformation plus intense et plus bouleversant que tout ce qu'elle aura à subir dorénavant.

MODIFICATIONS

Au moment de la puberté, une crise se produit, caractérisée très fréquemment par l'exaltation du « moi », une extrême sensibilité, un complet déséquilibre du caractère. C'est le temps des rêveries sans but ou, au contraire, des attractions irrésistibles. Innocemment, mais avec feu, la toute jeune fille s'emballe pour l'être exceptionnel, le héros, le triomphateur. Parfois, elle pare de toutes les vertus imaginables un monsieur qui ne mérite guère un tel honneur : un camarade, un professeur, un acteur de cinéma, un chanteur, etc...

L'une des plus grandes tâches de cette période est l'entrée en contact avec le monde extérieur. L'enfant cesse de vivre dans une indifférence végétative et, pour la première fois, il se pose le problème de sa place dans le monde. Il découvre sa propre personnalité, il cherche à se comprendre, il s'absorbe dans une sorte de complaisance à se contempler.

Inévitablement, dans ces conditions, se produit un conflit entre l'enfant et les adultes. L'autorité de ces derniers est mise en discussion, les parents apparaissent souvent sous les traits d'adversaires incompréhensifs. L'impatience d'être, à son tour, un adulte se manifeste parfois chez la toute jeune fille par des bouderies, des colères, de la méfiance, le repliement sur soi, le mysticisme exagéré, des pleurs, des rires sans motif, des périodes de dépression suivies de périodes d'exaltation, de l'irritabilité et de l'anxiété.

Notez bien que tout ceci ne survient pas nécessairement et qu'il arrive, Dieu merci, que beaucoup de petites filles traversent sans s'en rendre compte cette période difficile. Mais toutes ces modifications de l'humeur peuvent arriver et il est indispensable que les parents le sachent pour qu'ils les supportent avec patience et compréhension.

QUE FAIRE ?

Veillez à l'alimentation. Elle doit être abondante. Il est recommandé, à cet âge, de donner de la viande deux fois par jour. Il faut aussi que l'enfant absorbe beaucoup de vitamines, deux fois par jour au moins des légumes et des fruits frais, des graisses animales dont le beurre est le meilleur. Il est excellent aussi de faire prendre du calcium sous une forme médicamenteuse.

Il faut éviter avant tout le surmenage physique qui risque d'amener des crises de courbatures fébriles, des fièvres, parfois même un arrêt de croissance, puis un amaigrissement accompagné d'anémie. Il est nécessaire de surveiller les sports et les exercices physiques. A cet âge, l'enfant ne doit pas faire d'exercice de fond ni de compétition.

Les parents et les éducateurs ne doivent pas mettre sur le compte de la paresse le mauvais rendement du travail qui se produit si souvent à cet âge. Qu'ils comprennent qu'il ne s'agit alors que d'une passagère diminution de l'activité mentale.

D'ailleurs, une maman comprend ces choses. Sa tendresse instruite des transformations physiques et morales que subit sa petite fille la dirige sûrement, beaucoup plus sûrement que ne le feraient tous les conseils médicaux de la terre. Ce qu'il faut savoir, ce qu'il est indispensable de savoir, c'est que pendant un an, pendant plus longtemps parfois, un enfant est un être fragile et anormal qu'il faut traiter comme tel.

ANNE-MARIE

Pour les ménagères

MAYONNAISES EXPRESS

Mettez un jaune d'œuf au fond d'un bol. Ajoutez vinaigre, sel, poivre, moutarde à volonté. Remuez, laissez reposer cinq minutes. Versez environ une cuillerée d'huile, battez au fouet, ajoutez un volume d'huile à peu près égal au mélange déjà obtenu. Tournez, ajoutez à nouveau de l'huile. Voici votre bol garni et magnifique.

A L'EAU BOUILLANTE

Mettez dans un bol un jaune d'œuf. Avec la main gauche versez goutte à goutte une cuillerée à bouche d'eau bouillante, tandis que, de la main droite, vous tournez constamment le mélange avec une fourchette. Ajoutez le sel, l'huile, tout en continuant de battre.

AU VINAIGRE BOUILLANT

Mettez dans un bol un jaune d'œuf, une cuillerée à café de moutarde, poivre et sel. Versez sur le mélange une cuillerée à soupe de vinaigre bouillant en tournant assez vite pour que l'œuf ne cuise pas. Versez alors l'huile, non pas goutte à goutte, mais en filet ordinaire. Cessez de verser quand vous voyez trop d'huile et reprenez-en lorsque celle-ci sera absorbée. En trois minutes, votre mayonnaise sera prête.

AU JAUNE D'ŒUF

Comment rattraper une mayonnaise sans user un autre œuf ? Il suffit de la laisser se reposer un moment. L'huile déjà versée et le jaune d'œuf se sépareront très vite, l'huile formant une couche superficielle que vous enlèverez délicatement. Il vous restera le jaune avec lequel vous n'aurez plus qu'à recommencer votre sauce en versant l'huile très doucement.

A LA MOUTARDE

Pour rattraper une mayonnaise, mettez dans un saladier une cuillerée à café de moutarde. Tournez en ajoutant peu à peu la mayonnaise. Vous pouvez aussi mettre une goutte de vinaigre dans ce saladier, à la place de la moutarde, et procéder de la même façon. Lorsque la mayonnaise est seulement sur le point de tourner, mettez-y quelques grains de sel fin, ou une goutte de vinaigre. Vous éviterez ainsi le malheur.

A LA MIE DE PAIN

Pour rattraper une mayonnaise ratée, mettez un peu de mie de pain dans un bol. Versez la mayonnaise dessus en tournant très fortement. La mie de pain fondra et disparaîtra. La mayonnaise redeviendra alors consistante.

DE-CI DE-LA...

Pour éviter l'usure du bas des pantalons de votre mari, il suffit de coudre à la place de l'ourlet, en dedans de l'endroit qui frotte sur le talon du soulier, un bouton à peine plus gros qu'une pièce de deux millièmes, bombé si possible et de la couleur du pantalon. Il protégera le bord du frottement produit par la marche.

Un sac à main dans un chapeau

Avec un chapeau de feutre, faites un ravissant sac à main, aussi joli qu'un sac de daim qui, lui, coûte très cher. Voici comment vous le montez : d'abord mouillez le feutre, puis repassez avec un fer très chaud, plusieurs fois, afin qu'il soit complètement plat, taillez-y deux morceaux rectangulaires de 25 cm. de long et de 16 cm. de large. Coupez une bande de 50 cm. de long et de 5 cm. de large, cousez-la aux deux côtés de 25 cm. pour faire le fond et le haut. En haut, vous laisserez une ouverture où vous coudrez une fermeture-éclair. Mettez vos initiales en métal dans un coin. Cela complètera très bien ce sac qui ne vous coûtera presque rien.

Votre pull-over ne doit pas sortir de votre jupe

Tricotez directement le corps du vêtement, sans commencer par les côtes. Votre tricot une fois achevé, remontez sur des aiguilles plus fines le nombre de mailles nécessaires, tricotez les côtes puis arrêtez vos mailles. De cette façon, en arrêtant les côtes par le bas, non seulement votre pull-over ne remontera plus, mais il maintiendra même votre jupe. Il est bon de laisser un côté ouvert et de poser deux boutons et des brides pour la fermeture.



Elle existe en douze nuances :
White, Flesh, Rachel, Deep Rachel, Natural, Brunette, Skintone, Deep Skintone, Ochre, Cannes, Deauville, Juan-les-Pins.

P.T. 24 la boîte

DANS TOUTES LES BONNES MAISONS

Made in the Garden Factory of the
ASTORIA BEAUTY LABORATORIES
R. C. GUIZEH 6069
ASTORIA PUBLICITY 117

L'ECRAN DE LA SEMAINE

(SUITE DE LA PAGE 3)

L'Ukraine

ET SON EXPLOITATION

La récupération des territoires fertiles de l'Ukraine permettra aux Soviets de poursuivre leur offensive avec une énergie considérablement accrue. Il serait cependant intéressant de savoir comment les Allemands ont exploité jusqu'ici les richesses de cette grande province.

1° La période de « reconstruction économique » allemande en Ukraine a été trop courte pour donner de bons résultats. Il est vrai que les troupes du Reich cantonnées dans ce secteur ont pu y trouver toujours leur ravitaillement alimentaire. Mais de là à croire que la production de cette région se fait dans les mêmes conditions qu'en 1940, il y a loin. En 1939, la superficie cultivée en Ukraine s'élevait à 25 millions d'hectares, dont les 3/4 étaient consacrés aux céréales. La production du blé s'était élevée à 90 millions de quintaux (près de 8 pour cent de la production mondiale). En 1942 — d'après les estimations allemandes — 36 pour cent des terres cultivables ont été seulement ensemencées. Le rendement du blé par hectare est tombé de 4 à 2 1/2 quintaux.

Les nazis avouent que leurs difficultés sont de deux sortes : manque de main-d'œuvre et pénurie de machines et de carburant.

2° L'industrie a été bien moins brillante durant la même période, les troupes soviétiques ayant emporté dans leur retraite toutes les pièces de machines et démonté presque toutes les usines. Seules les petites industries ont recommencé à fonctionner.

3° « La majorité des habitants sont encore leurrés par le mythe du bolchevisme ; ils ne voient pas plus loin que le bout de leurs nez. » C'est ainsi qu'un journal nazi décrit la non-coopération montrée par les civils à l'égard des envahisseurs. Ce boycottage systématique des habitants a rendu très lourde la tâche des Allemands, qui doivent y remédier par des moyens de fortune, pas toujours heureux.

Vlassov

LE MYSTÉRIEUX GÉNÉRAL

Les services du Dr Gœbbels ont annoncé depuis quelque temps que les troupes soviétiques seront prochainement écrasées par l'« Armée Russe de Libération ».

Qu'est donc cette étrange armée ? C'est, aux dires de Berlin, une armée levée sur le sol russe, placée sous le commandement d'un officier supérieur russe, le général Andrei Andreievitch Vlassov, et destinée à reconquérir les territoires que les nazis ont été obligés de céder au cours de ces derniers mois.

Selon la version allemande, le lieutenant-général Vlassov combattit courageusement dans les rangs de l'Armée Rouge jusqu'en 1942. Il fut ensuite capturé, se rendit compte de son erreur et accepta avec enthousiasme de combattre le bolchevisme.

Un tel revirement peut paraître étrange. Mais la réponse des Soviets fut plus étrange encore. Ils ne dénièrent pas le courage ni la compétence militaire dont fit preuve le général Vlassov, mais ajoutèrent que ce soldat n'était ni traître ni félon et qu'il n'avait jamais été capturé puisqu'il se trouvait alors dans un hôpital de Moscou, se remettant de blessures dont il avait été atteint sur le champ de bataille. Et la radio soviétique invita tous les correspondants de presse à lui rendre visite, s'ils le désiraient.

Il semble que les autorités nazies aient été frappées par le ton catégorique du démenti soviétique, car elles ont ouvert une enquête pour s'assurer de l'identité du général qui doit conduire à Moscou l'Armée Russe de Libération.

Une proposition

HÉROIQUE

Le journal suisse « Le Semeur Gaulois » rapporte dans un récent numéro que les membres du clergé grec, ayant à leur tête l'archevêque d'Athènes, prirent il y a quelques semaines une décision aussi touchante qu'héroïque dans l'espoir de mettre enfin un terme aux atrocités commises par les nazis en Grèce.

L'archevêque se rendit chez le gouverneur militaire allemand et lui déclara :

« Vous croyez — pour l'avoir maintes fois répété — que l'exécution des otages est une mesure indispensable pour maintenir l'ordre et la discipline dans les villes et les campagnes.

« Ce système, qui consiste à fusiller sans discrimination des hommes généralement innocents, fait d'autres victimes. Car ces hommes sont en effet des pères, des frères ou des fils dont les familles éplorées demeurent sans pain et sans soutien.

« Je vous propose un autre moyen. Voici une liste de personnes que vous pourriez fusiller l'esprit tranquille. Leur mort n'influera pas matériellement sur le sort d'autres personnes. »

Quand il eut consulté la liste qui lui avait été remise, le gouverneur constata qu'elle commençait par le nom de l'archevêque lui-même et qu'elle comprenait tous les membres du clergé grec.

Les autorités nazies déclinèrent cependant la proposition. Elles firent ressortir que son acceptation n'aurait pas pour conséquence d'aplanir le « différend » existant entre les autorités d'occupation et le peuple (sic) et qu'elle donnerait à croire que l'Allemagne a tendance à persécuter l'Eglise grecque.



LES PATRIOTES YOUGOSLAVES ONT OCCUPÉ FIUME

Luttant de toutes leurs forces contre l'oppresseur allemand, les patriotes yougoslaves sont parvenus à franchir la frontière italienne et à occuper le port de Fiume dont l'importance stratégique est des plus importantes. Voici une vue du grand port dont le nom a passé dans l'histoire depuis sa capture par d'Annunzio.



La R.A.F. a fait 55.000 sorties de vol





La PHYTOLINE ne se vend jamais en vrac. Exiger la boîte originaire.



LA FLOTTE ITALIENNE REJOINT LES PORTS ALLIÉS

A bord d'un croiseur de la classe du « Littorio », les membres de l'équipage assistent, sur les tourelles du vaisseau de guerre, au passage d'un avion allié au-dessus de leurs têtes. La reddition de la flotte italienne aux Alliés a porté un grand coup à la cause ennemie.

Pigeons et abeilles

AU SERVICE DES ARMÉES

Les pigeons voyageurs au service de la R.A.F. ont rendu déjà aux aviateurs d'inappréciables services. Les appareils côtiers qui font un atterrissage forcé sur l'eau et les avions qui s'écrasent dans la mer sont souvent repérés grâce à ces oiseaux. Privés en effet de toute communication avec leur base — leur T.S.F. hors d'état de fonctionner — les équipages n'ont que les pigeons voyageurs qu'ils emportent à bord de leurs appareils pour signaler leur position.

L'emploi de ces messagers ailés n'est d'ailleurs pas toujours facile. Le pigeon, en effet, ne peut pas voler durant la nuit. S'il est lâché dans l'obscurité, il essaye de se poser après quelques minutes. S'il sent l'eau au-dessous de lui, il reprend son vol mais perd souvent le sens de la direction. Quelques pigeons bien entraînés font parfois exception à cette règle. Tel fut le cas du fameux Winkie, un pigeon faisant partie de l'équipage d'un bombardier de la R.A.F. L'avion s'écrasa un jour dans la mer, non loin de la côte britannique, et Winkie, s'échappant de sa cage, réussit à prendre son vol et à rentrer à sa base une heure après la tombée de la nuit. Des experts estimèrent la vitesse de vol de l'oiseau et établirent approximativement la distance qu'il eut à franchir. L'emplacement du bombardier perdu fut ainsi à peu près localisé et les avions envoyés à sa recherche parvinrent à le retrouver rapidement et à sauver les membres de l'équipage !

Dans leur guerre contre le Japon, les Chinois emploient un système encore plus ingénieux pour transmettre les messages secrets à leurs partisans. Quand elles sont obligées d'opérer un mouvement de repli plus ou moins considérable, les troupes chinoises emportent avec elles un certain nombre d'abeilles prises à quelque ruche dans une des fermes de la région. Or les abeilles montrent une habileté surprenante à revenir à leur ruche sans la moindre hésitation, quelle que soit la distance à parcourir. Les Chinois envoient des messages à leurs partisans dans les zones occupées par cet intermédiaire. Le procédé microphotographique et l'emploi d'un papier extrêmement fin permettent de fabriquer des messages si légers qu'ils ne gênent aucunement le vol de l'insecte. Lâchées, les abeilles retournent d'un trait à leurs ruches où elles sont cueillies et le message déchiffré.

Chiffres

ASTRONOMIQUES

On a calculé que les dépenses militaires de la Grande-Bretagne se sont élevées, après quatre ans de guerre, à 23 milliards et 360 millions de livres. Si l'on ajoute à cette somme les dépenses effectuées par les cinq autres grandes puissances engagées dans le conflit (les Etats-Unis, l'Allemagne, la Russie Soviétique, le Japon et la Chine), celles des pays soumis à la domination allemande (France, Belgique, Tchécoslovaquie, Pologne, etc.) et celles des Dominions et colonies britanniques (Canada, Australie, Indes, etc.), on constatera que cette seconde guerre mondiale a coûté, au bout de quatre années, près de 163 milliards de livres.

Que représente au juste cette somme ? Si quelque être ailé pouvait marcher dans l'azur, indéfiniment et en ligne droite, en jetant sur son chemin un billet d'une livre à chaque pas, il pourrait franchir la distance qui sépare le soleil de notre planète sans épuiser son stock de banknotes.

Un journal anglais a calculé que si l'on voulait rembourser immédiatement cette somme par une cotisation à laquelle participeraient tous les habitants du globe, chacun de nous devrait payer 76 livres.

Le journal ajoute qu'au cas où un mouvement de philanthropie engagerait quelqu'un à vouloir payer à lui seul la totalité de la somme, la chose lui serait facile à condition qu'il ne fût pas trop pressé. Il n'aurait en effet, qu'à investir un penny (une demi-piastre environ) à intérêts composés de 5 pour cent durant une période de 600 ans. Au bout de ce temps, ce penny aurait fini par couvrir le coût total de la guerre. Plusieurs millions resteraient même qui pourraient être utilisés pour les travaux de reconstruction de l'après-guerre.

Il est vraiment regrettable qu'aucun de nos ancêtres, il y a six siècles, n'ait pas pensé à cette éventualité et n'ait pas eu l'idée charitable de vouloir payer à l'avance les frais de la présente conflagration.

Un hôpital

DERRIÈRE LES LIGNES ENNEMIES

Le récit de ce raid épique illustre l'héroïsme et le courage déployés par les parachutistes britanniques au cours de la campagne de Sicile. Les détails en furent révélés par le Rév. Capt. R.T. Watkins. Celui-ci participa au raid et y joua un rôle actif.

« Je faisais partie du poste médical qui devait se trouver sur les lieux pour soigner les parachutistes blessés au cours du raid, déclara le capitaine Watkins. Le plan de l'état-major était le suivant : la moitié du détachement des parachutistes devait occuper et défendre la partie sud d'un pont qui était entre les mains de l'ennemi et qui avait une grande importance stratégique. Le reste du détachement avait pour mission d'aborder des deux côtés du pont et d'empêcher coûte que coûte les renforts d'arriver à l'ennemi. Quand mon tour vint de me lancer dans le vide, je sautai et atterris sain et sauf à l'endroit prévu. Le pont fut aussitôt l'enjeu d'un combat meurtrier, les nazis attaquant furieusement nos défenseurs à l'aide d'une forte artillerie et de plusieurs mitrailleuses. Néanmoins, les parachutistes tinrent bon jusqu'à la tombée de la nuit et ne battirent enfin en retraite que sous une pluie d'obus et quand leurs munitions furent épuisées. Les membres de notre ambulance atterrirent à leur tour. Nous étions trente hommes en tout. Nous nous dirigeâmes vers une ferme proche. Après l'avoir vidée de son contenu et avoir emmené les chevaux, les chèvres et le bétail à l'extérieur, nous installâmes tranquillement un hôpital derrière les lignes ennemies !

« Nous étions secondés dans notre tâche par des chirurgiens expérimentés. Nous trouvâmes une ambulance allemande pleine de matériel médical et obtînmes le concours d'un médecin italien. Quand nous eûmes transporté dans notre hôpital improvisé tous les blessés — amis et ennemis — nous nous mîmes à l'œuvre. Trente opérations chirurgicales furent effectuées en un laps de temps record ! Toutes les pièces qui composaient la ferme, ainsi que les écuries, étaient pleines de blessés. Parmi ces derniers se trouvaient 90 soldats allemands et italiens.

« Après avoir peint le signe de la Croix-Rouge sur le toit et les murs de la ferme, nous poursuivîmes calmement notre œuvre d'assistance tandis qu'au loin le canon tonnait toujours et que les combats continuaient autour de nous... »

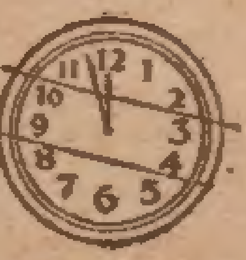


UNE GRANDE PREMIÈRE

Le film « Commandos Strike at Dawn » sera représenté pour la première fois, à Alexandrie, au cinéma Rio, en séance de gala, sous le haut patronage de M. R.G. Casey, ministre d'Etat britannique, S.E. Abdel Khalek Hassouna bey, gouverneur d'Alexandrie, et l'amiral Sir John Cunningham, commandant en chef de la marine britannique en Méditerranée orientale. Ce film est un hommage rendu aux hardis patriotes norvégiens dans leur lutte contre la tyrannie nazie. Cette séance est donnée au profit du fonds de la marine marchande. On voit ici Paul Muni et Anna Lee dans une scène du film.

SOLUTIONS

LE CADRAN



Voici comment on peut, en traçant deux traits droits ou travers d'un cadran, diviser ce dernier en 3 secteurs dont les totaux des nombres soient égaux.

A présent il s'agit de tracer sur ce même cadran cinq lignes (droites ou courbes) ne se rencontrant pas, de telle manière que les nombres compris dans les 6 secteurs ainsi créés forment des totaux égaux.

LES SIX CARRES

Voici comment on peut, au moyen de 4 traits seulement, former 6 nouveaux carrés à l'intérieur du premier.











DELASSONS-NOUS...

PROUESSES ARITHMETIQUES

Demandez à une personne de penser un nombre de moins de 10. Ensuite de le multiplier, par 9. Puis de faire le total des deux chiffres qui composent ce total. Enfin de multiplier ce total par un nombre quelconque que vous indiquerez : par exemple par 11.

Vous pouvez alors lui donner le résultat, ce sera 99.

En effet, si le nombre pensé est 7, en le multipliant par 9, cela fait 63. Six plus trois égale neuf. 9 × 11 = 99.

Au premier abord, cela paraît étonnant, mais réfléchissez que n'importe quel chiffre multiplié par 9 donne comme résultat un nombre dont les chiffres additionnés donnent 9.

En effet : 1 × 9 = 9.
2 × 9 = 18.
3 × 9 = 27.
4 × 9 = 36, etc., etc.

Donc, il vous est facile de deviner le résultat de 9 multiplié par le nombre que vous avez choisi en dernier lieu.

METEOROLOGIE ANIMALE

Beaucoup d'animaux sont météorologues « sans le savoir ». Voici ce qu'ils font à l'approche du mauvais temps. Le pinson pousse des cris perçants ; le ver sort de terre ; l'hirondelle vole très bas ; les poissons nagent près de la surface ; le canard bat des ailes ; le porc vide la nourriture de son auge un peu partout ; la fourmi rentre hâtivement chez elle.

LES SIX CARRES

Prenez un carré quelconque, par exemple de cinq centimètres de côté.

Il s'agit de former, à l'intérieur de ce carré, 6 carrés parfaits, en traçant dans le premier quatre lignes droites seulement.

Ces lignes peuvent se croiser, mais ne doivent pas dépasser les limites du carré.

L'USAGE DE L'ANNEAU

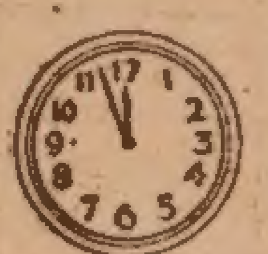
On trouve de tout temps l'usage de l'anneau en tant qu'ornement. Mais c'est sous le quatrième roi des Perses de la première race que l'on se prit à le porter au doigt en tant que cachet. La mode passa en Grèce et en Italie ; elle fut transmise aux Romains. Les anciens Gaulois les imitèrent.

On en connaissait de trois sortes : l'anneau qui servait à distinguer les conditions, l'anneau nuptial et l'anneau à cachet. Chez les Hébreux, on le portait à la main droite. La mode de l'enrichir de pierres précieuses le fit passer également à la main gauche. D'abord ce fut au quatrième doigt, ensuite à l'index, puis au petit doigt. Les anciens Bretons le portaient au doigt du milieu. Au moyen âge on affectionna l'anneau du pouce et de l'index. L'habitude de le mettre au quatrième doigt ou à l'auriculaire ne date que de quelque cent ans.

Quant à l'anneau de mariage dans lequel on a voulu voir le symbole de l'infini de l'amour des deux époux exprimé par la rondeur du cercle et dont le chaton était d'aimant pour prouver combien l'amour du mari était puissant, on le porta toujours — sauf les originaux — à l'annulaire parce qu'on croyait qu'il y avait, dans ce doigt-là, une ligne qui allait directement au cœur...

LE CADRAN

Il s'agit de tracer deux traits droits au travers du cadran d'une pendule ou d'une montre, de telle manière que les totaux des nombres compris dans chacune des trois sections soient égaux.



Ces deux traits peuvent être parallèles ou non, mais ils ne doivent pas se croiser, car alors il y aurait plus de 3 secteurs.

SAGESSE

N'oublie jamais que les autres compteront sur toi, et que tu ne dois pas compter sur eux. N'estime l'argent ni plus ni moins qu'il ne vaut : c'est un bon serviteur et un mauvais maître.

Pardonne d'avance à tout le monde, pour plus de sûreté ; ne méprise pas les hommes, ne les hais pas davantage et ne ris pas d'eux outre mesure : plains-les !

Songe à la mort tous les matins en revoyant la lumière, et tous les soirs en rentrant dans l'ombre. Quand tu souffriras beaucoup, regarde ta douleur en face : elle te consolera d'elle-même et t'apprendra quelque chose. Efforce-toi d'être simple, de devenir utile, de rester libre, et attends pour nier Dieu, que l'on t'ait prouvé qu'il n'existe pas.

Alexandre Dumas Fils.

RIONS

Le vendeur. — En six mois, monsieur, cette voiture vous aura remboursé son prix d'achat, tant elle est économique, consomme peu...

Le client. — Bon ! Gardez-la moi. Je reviendrai dans six mois.

●

Deux enfants jouent aux billes. Tout à coup, l'un d'eux avale une bille. Tous deux vont chez le médecin.

— Qu'as-tu ? demande ce dernier.
— J'ai avalé une bille.
— Et toi, qu'est-ce que tu veux ?
— C'est que la bille était à moi, alors j'attends...

●

Le professeur. — Nous avons les bipèdes qui marchent sur deux pattes et les quadrupèdes qui marchent sur quatre pattes...

Toto. — Et ceux qui marchent sur la tête ?

Le professeur. — Je ne connais pas d'animaux qui marchent sur la tête.

Toto. — Ben, et les poux ?

Le langage des timbres



Dès l'instant où le timbre entra dans la voie pratique, on se rendit compte qu'un langage pouvait être adopté entre un correspondant et son destinataire selon l'emplacement du timbre sur une enveloppe.

Il y a six façons de coller un timbre :

1) En haut, dans le coin de droite (manière habituelle).
2) En haut, à gauche.
3) En bas, à droite.
4) En bas, à gauche.
5) Entre le haut et le bas de l'enveloppe à droite.
6) Entre le haut et le bas de l'enveloppe à gauche.

Toutes ces façons sont reproduites dans le diagramme ci-contre. Mais il y a également une façon de poser le timbre qui a, elle aussi, sa signification.

1) Droit. — 2) Renversé. — 3) En diagonale.

Cela fait en tout dix-huit manières de coller votre timbre. Voici la signification de chacune :

1) *En haut, à droite :*
Droit : Pas de réponse.
Renversé : Je vous prie de cesser vos assiduités.
Diagonale : M'aimez-vous ?

2) *En haut, à gauche :*
Droit : Adieu, sweetheart !
Renversé : Je vous aime.
Diagonale : Mon cœur appartient à un autre.

3) *En bas, à droite :*
Droit : Vous êtes froide envers moi.
Renversé : La réponse est oui.
Diagonale : La réponse est non.

4) *En bas, à gauche :*
Droit : Pas de réponse.
Renversé : Ecrivez aussitôt que possible.
Diagonale : Vous semblez en avoir [illegible].

5) *Au milieu, à droite :*
Droit : Je voudrais vous voir plus souvent.
Renversé : Je vous déteste.
Diagonale : Vous m'agacez.

6) *Au milieu, à gauche :*
Droit : Je vous donne mon amour.
Renversé : Je me considère fiancé.
Diagonale : Pourquoi n'êtes-vous pas plus franc avec moi ?

(*LES SOLUTIONS EN PAGE* 15)

Cinéma METROPOLE
Rue Fouad Ier — Tél. 58391 — R.C. 7374

DU LUNDI 27 SEPT. AU DIMANCHE 3 OCTOBRE
UNIVERSAL PICTURES présente
Le rôle le plus captivant de la star favorite
DEANNA DURBIN
dans
"The AMAZING Mrs. HOLLIDAY"



Un tourbillon de folles aventures, avec une Deanna plus dynamique que jamais !



Au programme WAR PICTORIAL NEWS No. 125
●
4 SEANCES par jour.



ACTUELLEMENT
UNITED ARTISTS présente
Une réalisation colossale d'Alexandre Korda
SABU
Joseph CALLEIA ✱ Patricia O'ROURKE
dans
"JUNGLE BOOK"
de Rudyard Kipling
en TECHNICOLOR

Un spectacle prodigieux qui vous enlève de la réalité de ce monde, et vous plonge dans une atmosphère fantastique de légende et de rêve.

Au programme WAR PICTORIAL NEWS No. 125

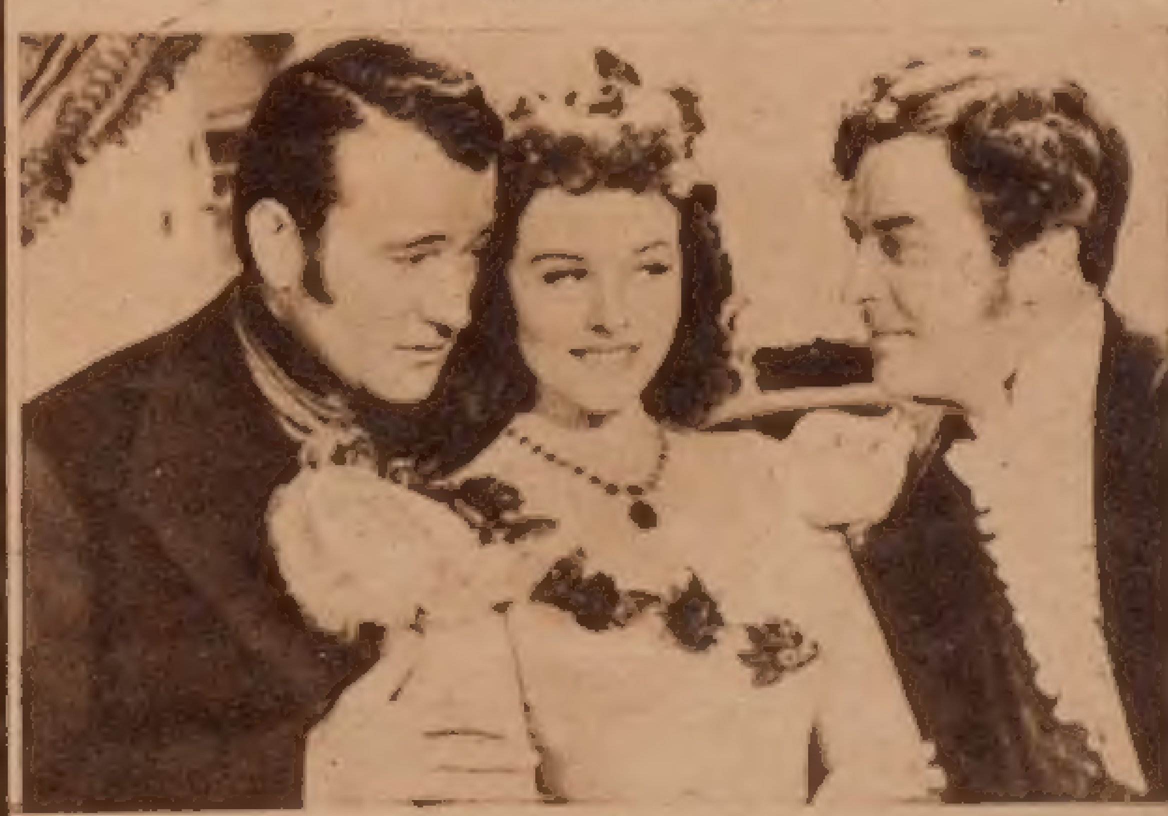


Chaque Jour 10 h. 30 a.m., 3. 15, 6. 30 et 9.30 p.m.

Cinéma DIANA
Rue Elfi Bey — Tél. 47067-66-69 — R.C. 7374

Cinéma ROYAL
Rue Ibrahim Pacha — Tél. 45675-59195 — R.C. 58..

DU LUNDI 27 SEPT. AU DIMANCHE 3 OCTOBRE
PARAMOUNT PICTURES présente
Une superproduction de Cecil B. De Mille
Paulette GODDARD ✱ Ray MILLAND ✱ John WAYNE
dans
"REAP THE WILD WIND"
en TECHNICOLOR



Dix grandes vedettes, un double roman d'amour, une mise en scène colossale, des scènes sensationnelles qui dépassent tout ce qu'on peut imaginer !

Au programme WAR PICTORIAL NEWS No. 125
●
4 SEANCES par jour.



IMAGES — Hebdomadaire paraissant le Dimanche. — Publié par la Maison d'Edition AL HILAL E. & C. Zaidan, Directeurs-Propriétaires. — Adresse : Poste Centrale - Le Caire. Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar. Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, Rue Nébi Daniel. Tél. : 27412. — Abonnements : Egypte et Soudan : P.T. 150 — Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle : P.T. 175 (£ 1/16/-) — Autres pays : P.T. 200 (£ 2/1/-)